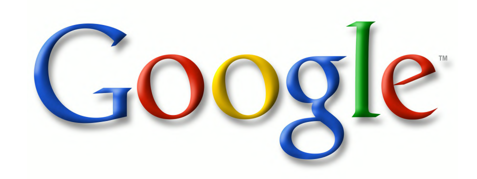
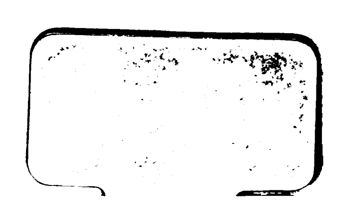





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



MALHEUR

AUX VAINCUS

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des MENUS-PLAISIRS, le 24 février 1870.

Clichy. — Imprimerie M. Loignon, P. Dupont et Cᵉ, rue du Bac-d'Asnières, 12

MALHEUR
AUX VAINCUS

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1870

PERSONNAGES

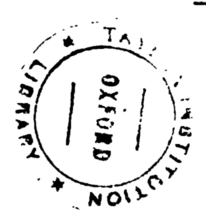
LE GÉNÉRAL VICTOR FORESTIER, de l'artillerie de la garde, ancien aide de camp de Napoléon Ier, 47 ans............	MM. FRÉDÉRICK-LEMAITRE
LE BARON DE FEUILLE, ci-devant Antoine Bourlot, directeur général au ministère de l'intérieur, créature de l'empereur, 49 ans..............................	GASPARI.
HENRI, fils du baron, et son secrétaire particulier, 23 ans.......................	STUART.
LE COMTE ARMAND DE MALNOÉ, 26 ans..................................	EDMOND BARBE.
JULES PERSERELLE, cousin par alliance d'Antoine Bourlot, 27 ans.................	AURÈLE.
JEAN CORNEFERT, spéculateur, ami d'enfance du baron, 47 ans..................	ANTONIN.
DUPLANTIER, 44 ans..................	MAXIME.
DE BELLEMONT........................	DETROGES.
PIERRE LEMEULEY, fermier du général Forestier........................	GALABERT.
JEAN, laquais du baron de Feuille.	FERENOUX.
ANTOINE, deuxième laquais...............	BURONI.
PHILIPPE, troisième laquais.......	PALAZZI.
ANDRÉ, quatrième laquais au premier acte, garçon de café au troisième................	HELT.
CINQUIÈME LAQUAIS...........	PONTÉ,
CHRISTIANE, fille du général..........	Mmes LAURIANNE
ESTELLE DE MAURIENNE, jeune veuve.	GASPARI.
UNE CHANTEUSE DES RUES......... ..	DAMBRICOURT.
PALMYRE, demoiselle de comptoir........	AUBLANC.
MARGUERITE, nourrice de Christiane...	SIMIANE.

INVITÉS, ACTIONNAIRES, CONSOMMATEURS, GARÇONS DE CAFÉ.

— 1815 —

Le premier acte, aux environs de la Malmaison.— Le deuxième et le troisième, à Rosoy.— Les deux autres à Paris.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.



MALHEUR

AUX VAINCUS

ACTE PREMIER

AUX ENVIRONS DE LA MALMAISON

DANS LA NUIT DU 29 JUIN 1815

Chez le comte de Feuille, dans sa riche habitation située au penchant de l'une des riantes collines qui dominent la Malmaison.

Le théâtre représente l'une des extrémités du parc, laquelle est fermée au fond et dans la moitié de sa longueur, par un mur à hauteur d'appui formant terrasse, et plongeant sur la vallée au fond de laquelle est le palais impérial. — A gauche et à droite de la scène, des arbres séculaires forment en se joignant un plafond naturel. — Au fond, et dans la moitié gauche du théâtre que n'occupe pas le mur, se trouve un épais rideau d'arbres, au travers desquels on voit briller des points lumineux qui indiquent la place des fenêtres du château où se donne une fête. On entend au loin le son des instruments qui exécutent une danse du temps.

Il fait nuit ; la scène n'est éclairée que par les étoiles et seulement dans la partie occupée par la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, une nuée de laquais, en brillantes livrées, devisent près de la terrasse; et la scène s'ouvre sur leurs bruyants éclats de rire.

JEAN, LAQUAIS.

JEAN, après avoir laissé le calme se rétablir.

Maintenant, je vais vous en dire un autre qui a été fait, il y a un an, en 1814, à propos de la prise de Mâcon. (On entoure de nouveau l'orateur.) On disait comme ça que, si la ville de Mâcon n'avait pas pu tenir, c'était parce qu'à des pièces de 24, on n'avait pu opposer que des pièces de *vin*.

On rit bruyamment comme devant. — Les valets remontent au fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, DUPLANTIER, DE BELLEMONT, puis ESTELLE DE MAURIENNE, et LE COMTE DE MALNOÉ.

DUPLANTIER, jetant un coup d'œil sur le groupe de laquais.

Quelle gaieté! Les valets, cette nuit, sont plus rassurés que leurs maîtres.

Il traverse et remonte avec de Bellemont, qui, comme lui, est en toilette de cérémonie et qui arrivait du côté opposé.

DE BELLEMONT, à Duplantier.

Ah! c'est vous? vous sortez des salons... Que fait-on là-haut?

DUPLANTIER, à demi-voix.

On danse sur un volcan mal éteint.

DE BELLEMONT.

Comment?

DUPLANTIER, lui désignant la vallée.

Vous voyez ces fenêtres qui brillent dans la nuit, comme des étincelles?

DE BELLEMONT.

Les fenêtres de la Malmaison?

DUPLANTIER, riant,

Oui. Le volcan n'est pas éteint, vous dis-je. Les pieds me brûlent, adieu!

Il sort vivement par la droite.

DE BELLEMONT, après une seconde d'hésitation.

Ah! après tout, je pourrai invoquer un alibi. — On m'a vu cette nuit chez l'autre.

Il jette son manteau au laquais qui le suit et se perd dans l'allée de gauche. Le laquais se mêle au groupe du fond.

Madame de Maurienne et le comte de Malnoé, tous deux aussi en habit de gala, arrivent chacun d'un côté différent. — Madame de Maurienne arrête le comte au détour d'une allée.

ESTELLE, raillant.

C'est moi que vous cherchez, sans doute?

LE COMTE, embarrassé.

Mais... en effet... je vous avais vue sortir par une des portes du grand salon et...

ESTELLE, de même.

Et vous êtes bien vite sorti par une autre.

LE COMTE.

Oh! vous voulez plaisanter?

ESTELLE.

Non.

LE COMTE.

Ma chère Estelle... nous... nous ferons bien de rentrer, je crois, car notre absence pourrait être remarquée.

ESTELLE, souriant.

Oh! le monde a des immunités pour les veuves.

LE COMTE.

Ne vous y fiez pas... sa malignité est si grande!

ESTELLE.

En Allemagne, monsieur le comte, vous preniez un peu moins de souci de ma renommée.

LE COMTE.

Ce reproche...

ESTELLE.

Ne s'adresse qu'à la prudence d'aujourd'hui... (Après un temps.) Ah! terre d'exil, qui m'eût dit que je te regretterais un jour?...

LE COMTE, ému.

Une larme?

ESTELLE, *souriant.*

Oui, un second moment de faiblesse, vous me le pardonnerez en souvenir... du premier...

ESTELLE, *qui regardait Malnoé, tout à coup, et avec un triste sourire.*

C'est dommage !... Enfin, les temps sont changés ! et il paraît que l'on ne saurait plus être fidèle à la fois à son roi et à sa dame.

LE COMTE, *embarrassé.*

Mais... je n'ai encore trahi ni l'un ni l'autre.

ESTELLE, *souriant.*

Pas encore, non; mais les temps sont proches... (*Sur un mouvement de Malnoé.*) Je suis élève de mademoiselle Lenormand, je lis couramment dans le livre de l'avenir, et vous saurez qu'une femme comme moi peut faire la folie d'enchaîner sa liberté, mais qu'elle ne commet jamais la sottise d'attendre qu'on la lui rende.

LE COMTE.

Vous lisez, dites-vous, dans le livre de l'avenir ? Eh bien. voyons, ma jolie sibylle, déchiffrez-en une page, à mon intention.

ESTELLE.

Soit.

LE COMTE.

Qu'y voyez-vous ?

ESTELLE.

J'y vois que le général Forestier, prisonnier à cette heure, mourra quelque jour dans une forteresse de la Russie, et que M. le comte de Malnoé offrira à la pauvre orpheline sa fortune et son nom.

LE COMTE, *riant.*

Mais c'est une ballade que vous me dites-là.

ESTELLE, *secouant la tête.*

Mon ami, vous saurez que, si mademoiselle Christiane a des yeux de gazelle, moi, j'ai des yeux de lynx. Reconduisez-moi, je vous prie, jusqu'à ma voiture.

LE COMTE, *poliment.*

Encore un moment...

ESTELLE.

Non, je veux partir... (*En s'en allant.*) C'est égal, vous savez ? vous me regretterez un jour.

LE COMTE, *souriant.*

Mais je vous regrette déjà.

SCÈNE III

LES LAQUAIS.

JEAN, au dernier venu, en continuant une conversation commencée.

Et... tu dis que tu l'as vu ?

ANTOINE.

Comme je te vois ! il était en grand uniforme; j'étais au bas de l'escalier; quand il a mis le pied sur la première marche, nos regards se sont rencontrés, je n'ai pas baissé les yeux.

JEAN.

Qu'alliez-vous faire là ?

ANTOINE, indifféremment.

Un scrupule de mon maître... Il a cru devoir lui dire adieu...

ANDRÉ, regardant au loin.

Comme c'est triste, ces lueurs qui montent et qui descendent dans ce grand château noir... Tiens, vois donc, on dirait une étoile qui file.

ANTOINE.

C'est que c'est un peu ça.

JEAN, ricanant.

Y a-t-il beaucoup de monde, là-bas?

ANTOINE.

Une dizaine de personnes; des officiers échappés de l'armée et qui viennent encore pour lui monter la tête.

JEAN, à demi-voix.

Et... dis-moi, la chambre qu'il habite à cette heure, où est-elle?

ANTOINE, indiquant du doigt.

Tiens... vois-tu, là-bas, entre ces deux grands peupliers, une fenêtre moins éclairée que les autres?

JEAN.

Oui.

ANTOINE.

Eh bien, c'est là.

JEAN.

Alors, cette ombre qui passe et repasse derrière les rideaux... ?

ANTOINE.

C'est la sienne.

PHILIPPE.

Comme elle est grande! (Après un temps.) Ah! elle diminue.

ANTOINE.

C'est qu'il se rapproche de la fenêtre.

ANDRÉ.

Il l'ouvre.

Tous se reculent instinctivement.

PHILIPPE, après un temps.

Sommes-nous bêtes!... Voilà qu'il nous fait peur... si nos maîtres nous voyaient!

Il se couvrent. Tous l'imitent.

JEAN.

Oh! c'est bien lui!

ANDRÉ.

Il s'appuie sur le balcon... il met sa tête dans ses mains. A quoi peut-il penser?

JEAN.

On dirait qu'il pleure.

ANDRÉ, ému.

Ça me fait quelque chose.

DEUX OU TROIS LAQUAIS.

Moi aussi... moi aussi...

PHILIPPE.

Ah! qu'est-ce que vous voulez!... on ne peut pas être et avoir été... et puis... il faut bien que nos maîtres puissent jouir en paix de tout ce qu'il leur a donné. Lui! il ne peut pas le leur reprendre, mais les autres pourraient le leur ôter, il faut donc qu'ils se mettent bien avec les autres.

JEAN.

Il a raison; car enfin, titres, dignités, fortune, nos maîtres lui doivent tout, et il faut faire oublier ça.

ANTOINE.

Le mien y a déjà travaillé.

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il a fait?

ANTOINE, avec orgueil.

Des vers pour le roi de Prusse. C'est un poëte... Il était pensionné de l'empereur.

ANDRÉ.

Le mien a distribué en plein soleil des rubans blancs sur la place de la Concorde...

PHILIPPE.

Le mien a grimpé jusqu'au fronton de son hôtel, et en a gratté de ses mains les abeilles de pierre.

UN AUTRE LAQUAIS.

Le mien a fait mieux ! il a brûlé un aigle vivant.

JEAN.

Je le reconnais, vos maîtres ont prouvé leur zèle ; mais M. de Feuille, mon maître à moi, a prouvé le sien avant tous ! (Avec un noble orgueil.) Il a trahi le premier !

TOUS, s'inclinant.

C'est vrai ! c'est vrai !

ANDRÉ, qui est resté pensif à l'écart.

C'est égal, ça me fait de la peine qu'il s'en aille.

ANTOINE, étonné.

Bah ?

ANDRÉ.

Ah ! je vas vous dire : ça vient de ce qu'un jour il s'est arrêté chez nous, nous avons même gardé son verre.

PHILIPPE, rires.

Champenois, va !

ANDRÉ.

Ah ! écoutez donc, après tout, nous ne sommes que des valets ; nous ne sommes pas forcés d'être aussi ingrats que nos maîtres.

JEAN, apercevant le baron qui paraît à gauche.

Silence ! voici M. le baron de Feuille.

PHILIPPE, à demi-voix.

Ci-devant Antoine Bourlot, tout de même.

JEAN, avec un ton de reproche.

Guérin, tu es son hôte !

Les laquais disparaissent peu à peu sous les arbres. — Le baron de Feuille est entré précipitamment, il semble très-agité.

SCÈNE IV

LE BARON, LE COMTE.

LE BARON.

J'ai besoin d'air, ma tête est en feu ! et mon maudit cousin qui ne revient pas.

LE COMTE, venant de droite.

Enfin, je suis libre! Il faut que je retrouve Christiane.

LE BARON, revenant.

Je suis sur des épines. (Apercevant Malnoé.) Ah! monsieur le comte, c'est vous! pardon, je ne vous voyais pas, je suis si troublé!

LE COMTE.

En effet, qu'avez-vous donc?

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je suis dans une anxiété! Si vous saviez quelle position est la mienne!

LE COMTE.

Mais je le sais; vous êtes directeur général à l'intérieur, baron, et, de plus, maître et seigneur de ce paradis que vous devez à...

LE BARON, l'interrompant.

Je ne veux pas parler de cela.

LE COMTE.

De quoi voulez-vous parler?

LE BARON.

De ce qui se passe.

LE COMTE.

Et que se passe-t-il donc?

LE BARON.

Des choses désolantes, monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais encore?

LE BARON.

Sachez que la commission exécutive est saisie à l'heure où je vous parle d'une proposition que lui a faite Bonaparte...

LE COMTE.

Bonaparte? Ah! baron, si l'empereur vous entendait!

LE BARON, naïvement.

Oh! il n'y a pas de danger...

LE COMTE.

C'est juste, la voix monte; Dieu seul peut entendre; il n'y a pas besoin de se gêner...

LE BARON.

Plaît-il?

LE COMTE.

Et enfin, que propose-t-il?

LE BARON, avec indignation.

Il propose de se mettre à la tête de ses troupes.

LE COMTE, à voix basse.

Entre nous, ça me paraît assez naturel.

LE BARON, avec éclat et s'asseyant à droite.

Mais il est capable de repousser l'ennemi.

LE COMTE, s'asseyant aussi.

L'ennemi? vous n'êtes donc plus avec nous, maintenant?

LE BARON, troublé.

Mais...

LE COMTE, raillant.

Ah! est-ce que vous allez nous abandonner encore une fois?

LE BARON.

Pardon, monsieur le comte, ma langue a tourné.

LE COMTE, riant.

C'est vous qui avez tourné.

LE BARON.

Vous dites?

LE COMTE, même jeu que précédemment.

Je ne vous en fais pas un reproche, nous y gagnons trop. Et enfin?... car je ne vois pas...

LE BARON.

Comment! vous ne voyez pas? vous ne comprenez pas le danger qui nous menace? Mais, si la Commission accédait à la demande qui lui est adressée, pour peu que le diable s'en mêlât, il se pourrait qu'une fatale victoire... — C'est-à-dire que je serais perdu.

Il passe à gauche.

LE COMTE, raillant et toujours assis.

Le fait est que l'empereur ne croirait peut-être plus que difficilement à votre fidélité...

LE BARON, se désolant.

Ah! je suis dans une fausse position.

LE COMTE, se levant.

Il faut être juste, aussi, faire danser... les idées nouvelles en un pareil moment, dans ce château, et sous les yeux même de celui qui vous l'a donné, comme le reste; c'est un peu... hardi!... (Riant.) C'est-à-dire que vous êtes l'ange de l'ingratitude, mon cher.

LE BARON, honteux.

Que voulez-vous! dans un moment de fol abandon... j'avais oublié mon serment.

LE COMTE.

Le second?

LE BARON.

Et je voulais frapper un grand coup.

LE COMTE.

Qui pût retentir à propos au pied du trône? Ah! je conviens que c'était bien imaginé, (Appuyant.) bien trouvé.

LE BARON.

Mettez-vous à ma place.

LE COMTE, froidement.

Je n'en change jamais.

LE BARON, sans l'écouter.

Je croyais mon affaire faite... et patatras!... oh! mais la commission est sage; elle repoussera la proposition qui lui est faite comme un coup de tête, un acte de folie!... (S'animant.) Elle ne voudra pas assumer sur elle la responsabilité des événements... des horribles malheurs...

LE COMTE, riant.

Enfin, elle ne voudra pas vous ruiner, je l'espère.

LE BARON, prêtant l'oreille.

On marche dans cette allée, je crois; c'est peut-être mon messager!

Il va vers l'allée à droite.

LE COMTE, à part, en se dirigeant vers la gauche.

La laide face de traître!... Oh!... il faut que je retrouve Christiane, son doux visage me reposera les yeux.

LE BARON, revenant.

Personne encore, je me trompais.

LE COMTE.

Au revoir, mon cher baron... ne désespérez pas!... Priez pour Blucher.

Il sort.

SCÈNE V

LE BARON, puis CORNEFERT.

LE BARON, préoccupé.

Je n'y manquerai pas, monsieur le... (Se reprenant.) Eh bien, qu'est-ce que je dis donc?... (Marchant avec agitation.) Je ne puis tenir en place!... et ces violons endiablés qui ne se taisent pas!... J'avais pourtant donné l'ordre de...

Il remonte et se heurte contre Cornefert qui vient de la gauche.

LE BARON, surpris.

Cornefert... où vas-tu donc?

CORNEFERT.

Eh parbleu! je me sauve au plus vite, en regrettant fort d'être venu.

LE BARON.

Et pourquoi?

CORNEFERT.

Parce qu'il est bien possible que tes invités d'aujourd'hui soient compromis demain.

LE BARON, pâlissant.

Tu sais donc...?

CORNEFERT.

On ne parle que de cela dans tes salons, c'est une panique générale... (Lui montrant au fond des invités, hommes et femmes, enveloppés dans leurs manteaux, et des valets courant.) Et tiens, voilà la débâcle qui commence, bonsoir.

Il veut sortir.

LE BARON, se posant devant lui.

Voyons, Cornefert!... es-tu mon ami, oui ou non?

CORNEFERT.

Je te dirai cela demain... il faut attendre les événements.

LE BARON, amèrement.

Ainsi, tu m'abandonnes dans le danger?

CORNEFERT, gaiement.

Assurément; vois-tu, mon cher, la devise des hommes — je l'ai appris cruellement à mes dépens — c'est: *Malheur aux vaincus!* Eh bien, cette devise, depuis que je remue des millions est devenue la mienne. *Vœ victis!*... Tant pis pour ceux qui tombent! Si demain tu es encore debout, je reviendrai; si tu es tombé, tu ne me reverras jamais. — Embrasse-moi!...

LE BARON, effrayé.

Jean! je t'en prie, ne m'abandonne pas!... Tout n'est pas encore perdu, d'ailleurs... (Apercevant Perserelle qui vient de la droite.) Et tiens, voilà mon cousin, voilà ce bon Perserelle!... il vient de là-bas et nous allons savoir... (Courant à lui.) Vite réponds, que se passe-t-il? qu'as-tu appris?

Il redescend avec lui. — Perserelle a, dans le costume, dans la voix et dans les manières, du Bertrand, du Robert Macaire et du Vautrin.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PERSERELLE.

LE BARON, le secouant.

Parle-donc!... as-tu eu au moins l'esprit de...?

PERSERELLE, avec amertume.

De l'esprit? En accorde-t-on jamais à ceux que le malheur accable?

LE BARON.

Laisse-là ton antienne, et...

PERSERELLE, continuant.

Que l'aveugle fortune a trahis?

LE BARON, haussant les épaules.

Trahis? qu'as-tu donc fait pour la rendre fidèle? Toi qui... mais ce n'est pas le moment de...

PERSERELLE, de même.

Ah! si j'étais un des heureux de la terre, si j'étais riche, puissant, j'aurais de l'esprit, des talents!... Le monde serait à mes pieds!... et vous, tout le premier... Ah! ah! ma position ne serait plus la même!...

LE BARON, qui a toujours voulu l'interrompre.

Vis-à-vis de moi, d'abord, car je ne serais plus forcé de te nourrir, et... (Retenant Cornefert qui a encore fait un mouvement pour sortir.) Ne t'impatiente pas, il va parler. (Criant.) Parleras-tu, sacripant?

PERSERELLE.

Insultez-moi! accablez-moi! c'est dans l'ordre; ne suis-je pas un vaincu?

LE BARON.

Un vaincu, toi?

PERSERELLE.

Mais il me semble... (Accrochant Cornefert qui a encore voulu s'échapper.) Monsieur, je vous en fais juge. (Avec une expression douloureuse.) Sous-lieutenant à dix-huit ans, j'avais une brillante carrière devant moi. Eh bien, un jour, j'insulte mon capitaine; on m'arrête, on me juge, on me condamne!... et ma carrière est brisée!...

LE BARON.

Oh! l'imbécile!... (A Cornefert.) Il ne veut pas comprendre.

Cornefert cherche à se dégager.

PERSERELLE, même jeu.

Plus tard ! Caissier dans une maison de commerce, on trouve dans mes comptes un déficit de onze mille francs à peine ! et, parce que je ne puis justifier de l'emploi de cette somme, on me remercie !...

CORNEFERT, se dégageant enfin.

Il n'y avait pourtant pas de quoi !

PERSERELLE, naïvement.

N'est-ce pas ? Eh bien, voilà ma chance !

LE BARON, à part.

Oh ! l'animal !

PERSERELLE, continuant.

Et il en a été de même pour tout ce que j'ai entrepris...

LE BARON, furieux.

C'est à l'étrangler ! (Le saisissant au collet.) Veux-tu parler?... et nous dire à l'instant ce que tu as appris ?

PERSERELLE, tranquillement.

Mais je n'ai rien appris du tout.

LE BARON, furieux.

Qu'as-tu donc fait pendant tout ce temps-là ?

PERSERELLE.

J'ai visité les caves du château.

LE BARON, criant.

Ah ! brigand ! canaille !

CORNEFERT.

Je vous laisse en famille, adieu !

Il va pour sortir et s'arrête à l'entrée de Duplantier.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DUPLANTIER.

DUPLANTIER, tout ébouriffé.

Grande nouvelle ! grande nouvelle !

LE BARON.

Quel espoir ! parlez, maître Duplantier.

DUPLANTIER *.

En partant d'ici, j'étais allé rôder du côté du palais...

* Le baron, Duplantier, Cornefert, Perserelle, à demi-couché sur le canapé de jardin.

LE BARON.

Ah !

DUPLANTIER.

La grille était toute grande ouverte, personne n'en gardait l'entrée. Il régnait partout une telle confusion, que je pus arriver jusqu'au salon d'honneur. En ce moment, une voiture entrait, brûlant le pavé ; elle arrivait des Tuileries.

LE BARON.

Je respire à peine !

DUPLANTIER.

Quelques minutes après, un mouvement extraordinaire remplissait le château, et j'entendais prononcer tout bas le mot de départ.

LE BARON, joyeux.

Alors, la proposition ?

DUPLANTIER.

Repoussée.

LE BARON, entraîné.

Ah ! il y a encore de beaux jours pour le France...

DUPLANTIER.

Au moment où je vous parle, on ferme les fourgons de voyage ; avant une heure, le palais sera vide.

LE BARON, chancelant et passant au milieu.

Ah! Cornefert, votre bras... Le saisissement, la... vous comprenez bien, n'est-ce pas ? Si ce départ me cause tant de joie, c'est que tout à l'heure encore, je pensais avec terreur que chaque moment aggravait le danger pour celui qu'au fond, nous n'avons pas cessé d'aimer... de respecter...

Il essuie une larme.

DUPLANTIER, lui serrant la main.

Qui donc en douterait ?

LE BARON, avec chaleur.

Mais enfin... le bonheur du pays avant tout !... Qu'importe la couleur du drapeau? Il est des droits sacrés... une aurore nouvelle !

CORNEFERT, lui serrant la main et raillant.

Bien parlé, mon ami ! puisqu'ils sont les plus forts.

LE BARON.

Alors, tu m'approuves?

CORNEFERT, avec noblesse.

Il est des moments dans la vie où l'ingratitude est le premier des devoirs.

LE BARON, très-ému.

Ah ! tes paroles me font du bien... Montons dans les salons... allons vite porter cette heureuse nouvelle!

Il sort vivement par l'allée qui conduit au château, suivi de Cornefert et de Duplantier.

SCÈNE VIII

PERSERELLE, seul; puis HENRI, venant de la gauche.

PERSERELLE, à lui-même.

Allons! je ne suis pas du moins le seul vaincu du siècle. (A part, en apercevant Henri qui vient d'entrer et qui semble chercher quelqu'un.) Eh! c'est mon petit cousin Henri, le noble héritier du baron de Feuille, l'heureux fiancé de mademoiselle Christiane, la fille du général Forestier.

HENRI, l'apercevant à son tour, avec humeur.

Ah ! Perserelle !

PERSERELLE, continuant haut.

Le beau Narcisse poursuivant la nymphe Echo.

HENRI, sèchement.

Narcisse la fuyait, relisez votre Ovide !

Il remonte.

PERSERELLE, avec amertume.

Oh ! les hommes ! Il ne me parlerait pas ainsi si j'étais ministre de l'instruction publique.

Il sort noblement par la gauche. Christiane arrive presque aussitôt de la droite.

SCÈNE IX

HENRI, CHRISTIANE.

HENRI, l'apercevant.

Christiane ! me voilà !

CHRISTIANE, très-émue, courant à lui*.

Ah ! j'avais peur que Marguerite ne vous rencontrât pas au milieu de cette foule?

* Henri, Christiane.

HENRI.

Qu'avez-vous donc ?

CHRISTIANE, qui peut à peine parler.

Mon ami, mon père est revenu.

HENRI.

Revenu?

CHRISTIANE.

Oui, il a échappé à ses gardiens, il a quitté la Russie.

HENRI.

Mais c'est un rêve !

CHRISTIANE.

Oh! non, non... ce n'est pas un rêve, et cet homme, je l'ai bien entendu!

HENRI.

De quel homme parlez-vous donc ?

CHRISTIANE.

Ah ! c'est vrai, je ne vous l'ai pas dit... Venez là, près de moi... (Elle l'entraîne sur le siége du jardin à droite.) Donnez-moi votre main, Henri ! oh ! que je suis heureuse !

HENRI.

Expliquez-moi...

CHRISTIANE.

Oui, attendez... mon cœur bat si fort ! j'étouffe...

HENRI.

Remettez-vous.

CHRISTIANE, souriant.

C'est passé... Ecoutez donc... je ne sais par où commencer... il faut que je vous dise d'abord que je m'étais enfoncée dans le parc, pour fuir les bruits joyeux de cette fête ! Peu à peu, je finis par n'avoir plus conscience du chemin que je suivais, ma pensée traversait l'espace et volait vers mon père, que je savais prisonnier, là-bas, dans le pays des neiges ! Puis elle revenait, à tire-d'aile, vers ce séjour si brillant jadis.

Elle jette un regard du côté de la Malmaison.

HENRI.

Et qu'habitent seuls aujourd'hui le désabusement et la misère.

CHRISTIANE.

Mon âme se déchirait. Et ce furent mes propres sanglots qui m'éveillèrent enfin de cette léthargie douloureuse. Je regardai alors, autour de moi : j'étais sortie du parc et je me trouvais au bas de la colline, au milieu d'un fourré précédant le palais. En ce moment, un bruit de voix vint frapper

mon oreille; je tournai la tête et je vis sur la lisière du bois un groupe d'officiers qui causaient près de leurs chevaux tout sellés et prêts à partir. « Est-il toujours là-bas? demandait l'un des cavaliers. — Toujours, répondait un autre, et, pendant les trois années qui viennent de s'écouler, une fois seulement il a pu donner de ses nouvelles à sa fille! » Quelle est donc celle-là, me disais-je, qui, comme moi, depuis trois ans, se trouve séparée de son père? « Pauvre général, dit la voix que j'avais entendue d'abord. Il ne se consolera jamais de n'avoir pas reçu le dernier adieu de celui qui va partir! — De qui donc parlez-vous? demanda alors un autre officier qui venait de pénétrer dans le groupe. — Du général Forestier, fut-il répondu. — Le général Forestier?... mais je viens de le voir à la Malmaison. » A ces mots, le coup que je reçus au cœur fût si violent, que je crus que je mourais.

HENRI.

Christiane!

CHRISTIANE.

Je n'étais qu'évanouie. Quand je revins à moi, tous avaient disparu! Voilà ce que j'ai entendu, Henri! car, je vous le jure, je ne rêvais pas...

Elle se lève.

HENRI, *timidement.*

Mais si cet homme s'était trompé?

CHRISTIANE, *passant à gauche.*

Trompé? Non, non, c'est impossible! Dieu n'aurait pas permis qu'on donnât cette fausse espérance à celle qui, depuis plus de trois années a tant pleuré qu'elle n'a plus de larmes! et puis, voyez-vous, Henri, il faut que mon père revienne, car ma place n'est plus ici.

HENRI.

Que dites-vous, Christiane? Mais votre place est partout où je suis. On l'a dit... et on a eu raison de le dire : l'empereur nous a fiancés, et nous séparer, ce serait lui désobéir!

CHRISTIANE, *tristement.*

Hélas! on ne lui obéit plus, Henri.

HENRI.

Mais, moi, je lui obéis encore! je lui obéirai toujours! et j'obéirai toujours aussi à la voix de mon cœur, au cri de mon âme! Et si mon père repousse ma prière, eh bien... j'attendrai! dans deux ans, je serai libre!

CHRISTIANE.

Mais songez donc!

HENRI.

Avenir, fortune, je perdrai tout peut-être, voulez-vous dire ? Eh bien, qu'importe ?

Le comte est entré; en apercevant Henri et Christiane, il s'arrête et écoute.

SCÈNE X

HENRI, CHRISTIANE, LE COMTE.

HENRI, continuant.

Votre père et moi, Christiane, nous travaillerons ensemble pour vous faire un jour la vie calme et heureuse. Et, si la France ne peut plus être une patrie pour notre amour, notre amour ira au delà des mers, chercher une autre patrie.

LE COMTE, à part.

Ils s'aiment !

HENRI, continuant.

C'est, dit-on, aux républiques naissantes du nouveau monde que le chef des rois du monde ancien doit demander un asile pour sa gloire... Eh bien, nous le rejoindrons ; et c'est à la jeune Amérique que notre amour, lui aussi, ira demander un asile. (Avec passion.) O ma Christiane, que je vous aime !...

CHRISTIANE, d'une voix brisée.

Henri, par grâce, taisez-vous ! J'ai peur que le ciel, en me voyant aimée ainsi, me trouve assez heureuse, et ne me rende plus mon père !

HENRI, avec passion.

Oh! mon adorée !...

Il couvre de baisers ses mains et ses cheveux.

LE COMTE, se voilant la face.

Et voilà deux mois que je soupire pour atteindre ce moment-là.

Le général Forestier a paru au fond, près de la terrasse, et, dans le rayon lumineux qui l'éclaire, il s'est arrêté et envoie un dernier adieu de la main du côté de la vallée. — Tout à coup, Christiane qui est encore dans les bras d'Henri, aperçoit le général et pousse un cri étouffé; à ce cri, le comte sort un peu de l'ombre qui l'enveloppait.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL FORESTIER.

CHRISTIANE, à Henri.

Ah! regardez! regardez!

HENRI, de même.

Le général!

Il gagne un peu à droite.

CHRISTIANE, se soutenant à peine.

Oui... c'est lui! c'est lui!... (Appelant, d'une voix brisée.) Mon père! mon père!

A sa voix, le général se retourne précipitamment et s'élance vers elle. Il porte la petite tenue de l'artillerie de la garde.

FORESTIER, s'élançant.

Ma fille! mon enfant*.

CHRISTIANE, presque folle, et le couvrant de baisers.

C'est mon père! le voilà!

FORESTIER, au milieu des larmes.

Ma pauvre petite Christiane.

CHRISTIANE, de même.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! que vous êtes bon!

FORESTIER, l'admirant.

Comme elle est grandie! Mon ange... je ne suis pas venu tout de suite, tu comprends? je te savais là, j'étais sûr de te retrouver, toi; tandis que, lui, il va partir. (Avec douleur.) Et je ne le verrai plus jamais! Tu me pardonnes, n'est-ce pas, de de n'être pas venu tout de suite?

CHRISTIANE, l'entourant de ses bras.

Oh! mon père!.. trois ans loin de toi! sais-tu combien cela fait d'heures... de minutes, d'éternités?

Elle l'embrasse follement.

HENRI, s'avançant.

Général!

FORESTIER, lui prenant la main.

Henri! tu étais là et je ne te voyais pas. (Montrant Christiane. C'est sa faute, vois-tu, quand elle est devant moi, elle me cache la terre.

* Christiane, Forestier, Henri, le comte. au deuxième plan à gauche.

CHRISTIANE.

Mais, voyons, comment se fait-il? par quel miracle? dis... mais dis-donc!

FORESTIER, qui vient d'apercevoir le comte.

Plus tard, Christiane; nous ne sommes plus seuls!

Il rend le salut au comte.

CHRISTIANE, se retournant.

Ah!

LE COMTE.

Pardonnez-moi, monsieur, de m'être permis de mêler mes larmes aux vôtres!

CHRISTIANE, à son père.

Un ami généreux, mon père, qui, lorsque Henri n'était pas là, a bien souvent consolé votre pauvre Christiane! (Le présentant.) M. le comte de Malnoé.

FORESTIER, s'avançant vers le comte.*

Vous avez adouci parfois les chagrins de ma fille, monsieur; mon cœur vous remercie. Votre main?

LE COMTE, la main demi-étendue.

Nous... nous sommes au roi, monsieur!

FORESTIER, timidement.

Depuis quand?

LE COMTE, s'inclinant modestement.

Depuis Azincourt!

FORESTIER, ému.

Où mourut bravement toute la noblesse de France. (Lui serrant la main.) Touchez là, monsieur, tous les dévouements sont frères!

LE COMTE, avec éclat.

Ah! général! (A part, et en regardant Christiane.) Et elle en aime un autre!

FORESTIER, passant à Henri.**

Mais, voyons, mon cher Henri, il me tarde d'embrasser votre père. Encore un fidèle qui doit bien souffrir à cette heure.

HENRI, à part.

J'avais tout oublié!

Mouvement de Christiane.

FORESTIER.

Allons, Christiane, prends le bras de ton fiancé, et... (Remarquant leur trouble à tous deux.) Mais qu'avez-vous donc? (Sou-

* Le comte, Forestier, Christiane, Henri.

** Le vicomte, Christiane, Forestier, Henri.

riant, à dem-ivoix.) Votre père, mon cher Henri, est-il donc devenu si impressionnable, que vous craigniez pour lui les effets d'une trop grande joie ! Jugez-vous à propos de le prévenir de mon retour ?

HENRI, avec empressement.

Mais... si vous le permettez, général...

CHRISTIANE, de même.

Oui, oui, c'est cela ; tu vas venir chez moi... je demeure tout au bout du château... avec la bonne Marguerite, qui va être bien joyeuse aussi... Tu verras, nous sommes logées comme des princesses !

FORESTIER.

Ce cher baron ! il n'a pas oublié que, le jour de notre départ, Napoléon t'avait confiée à sa tendresse... Allons ! allons ! viens, conduis-moi...

Christiane a pris le bras de son père, ils font quelques pas suivis d'Henri et du comte. En ce moment on entend tout à coup résonner les accords de l'orchestre.

FORESTIER, s'arrêtant étonné*.

Qu'est-ce que cela, Christiane ?

CHRISTIANE, troublée.

Mais, mon père...

HENRI, à part.

Tout est perdu !

LE COMTE, de même.

Les pauvres enfants !

FORESTIER, regardant dans l'allée qui conduit au château.

Quels sont donc ces gens en habits de fête qui se dirigent vers nous ?... C'est étrange. (Avec un cri de surprise.) Mais je ne me trompe pas, en tête de cette foule, c'est le baron de Feuille... Que se passe-t-il donc ici ?

CHRISTIANE, éperdue.

Oh ! viens mon père, je t'en prie.

FORESTIER.

Laisse, laisse, Christiane, je veux rester !

Il entraîne sa fille à gauche et reste caché avec elle et Henri dans l'ombre des arbres. Une foule d'invités en toilette de bal fait irruption sur la terrasse**.

* Le comte, Forestier, Christiane, Henri.

** Le comte passe au deuxième plan, à droite. A gauche, Henri, Christiane et Forestier.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE BARON, INVITÉS DES DEUX SEXES, LAQUAIS.

LE BARON, *donnant le bras à une dame.*

Laissez-vous conduire, duchesse, vous verrez fort bien d'ici.

FORESTIER, *à part.*

Quoi donc?

LE BARON, *lui montrant la vallée.*

Parfaitement, parfaitement.

FORESTIER, *comprenant et avec un cri d'indignation.*

Oh!

LE BARON, *de même.*

Justement, la lune est resplendissante. (*A une autre dame.*) Acceptez ce fauteuil, madame, je vous en conjure.

Les invités, diversement groupés, ont tous les yeux dirigés du côté de la vallée ; les laquais, un peu à l'écart, regardent du haut des marches à gauche qui conduisent du côté du château. Cornefert et Duplantier sont au deuxième plan à gauche.

CORNEFERT, *à demi-voix, à Duplantier, en se frottant les mains.*

Quelle hausse pour demain!

FORESTIER, *à part.*

Suis-je bien éveillé?

LE BARON, *joyeux et expliquant ce qui se passe.*

Tenez, tenez, vous voyez que j'étais bien informé, voici les voitures qui se rangent pour le départ, et l'escorte qui monte à cheval. Le voilà qui descend le grand escalier.

Forestier presse sa fille contre son cœur.

ANDRÉ, *bas, à un autre laquais.*

Quelle est donc cette pauvre femme qu'il embrasse et qui pleure?

JEAN.

C'est une reine.

ANDRÉ, *de même.*

Et... vois donc... les soldats... eux aussi, ils sanglotent, la tête dans leurs mains... C'est triste!

Il essuie ses yeux.

LE BARON, *dont la joie va croissant, aux autres.*

Tenez, il se retourne du côté du château! Il jette un der-

nier regard... il marche rapidement vers sa voiture... il monte; la porte se referme... l'escorte s'ébranle...

Forestier, droit, immobile, serre nerveusement sur son cœur Christiane qui sanglote. — On entend en ce moment, au loin, un roulement prolongé de voitures qui va en s'affaiblissant. — Tous, l'oreille tendue, se penchent en retenant leur haleine.

HENRI, à part, avec désespoir.

Mon bonheur est perdu !...

Le bruit s'est éteint tout à fait.

LE BARON, ivre de joie.

Il est parti ! vive le...

Forestier s'est élancé, il lui met brusquement la main sur la bouche.

FORESTIER.

Attendez que je ne sois plus là, monsieur...

LE BARON, stupéfait.

Le général !

Mouvement au fond.

CHRISTIANE s'élance.

Mon père...

FORESTIER, très-ému.

Ma devise a toujours été : « Fais ce que dois !... » Christiane, il faut choisir entre tes deux familles.

Il la fait passer entre lui et le baron.

CHRISTIANE, avec un cri.

Ah ! (Elle se jette dans les bras de son père. A Henri.) Adieu. (D'une voix mourante.) Je te laisse ma vie !

HENRI.

Tu emportes la mienne!

FORESTIER.

Partons, Christiane !

Ils remontent et se dirigent vers la droite. Le comte les salue.

LE BARON, bas, à Cornefert, auprès de qui il est passé.

Ma foi ! j'aime autant ça, ce mariage m'aurait compromis.

CORNEFERT, de même.

Certainement.

LE BARON.

Tu m'approuves.

CORNEFERT.

Parbleu !... Tant pis pour ceux qui tombent et malheur aux vaincus ** !

* Premier plan à gauche, Duplantier et Cornefert. Au milieu, Christiane, Forestier, le baren. Un peu derrière, Henri, le comte à droite.

** Duplantier, le baron, Cornefert, le général, Christiane, le comte. En arrière, les invités. laquais groupés au fond.

ACTE DEUXIÈME

A ROSOY

La salle base d'une maison rustique; au fond, un jardin; à l'horizon la campagne.

SCENE PREMIÈRE

MARGUERITE, LE COMTE DE MALNOÉ.

Au lever du rideau, Marguerite, dispose des fleurs dans un vase. Le comte de Malnoé paraît au fond *.

LE COMTE.

Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE.

Monsieur le comte, vous voyez, je fais à vos fleurs champs les honneurs de nos plus beaux vases.

LE COMTE.

On vient de me dire que le général et sa fille étaient sor à cheval et qu'ils ne tarderaient pas à rentrer.

MARGUERITE.

C'est-à-dire qu'ils devraient être de retour depuis longtemps,

* Le comte, Marguerite près de la table à droite, sur laquelle se trouvent les fleurs.

ils sont partis ce matin à huit heures, et il va être midi... quatre heures de promenade !... Je vous demande s'il y a du bon sens.

LE COMTE.

C'est beaucoup, en effet!... surtout pour mademoiselle Christiane, qui n'est pas d'une force...

Il s'asseoit.

MARGUERITE.

Allez donc lui dire cela, elle vous rira au nez et vous répondra que la force n'est rien et que la volonté est tout ! Et dame, c'est qu'il faut dire comme elle, et ne pas trouver mauvais qu'elle arrive exténuée. Si encore cela ne se renouvelait pas tous les jours !... mais, depuis quelque temps surtout, elle ne peut plus tenir en place une minute, c'est comme qui dirait une fièvre qui la pousse. Elle n'est plus la même ! c'est-à-dire que, lorsque je l'écoute, je me demande si c'es bien elle !

LE COMTE.

Que dit le général de ce changement?

MARGUERITE.

Le général ? mais, pour lui, il n'y a pas de changement. Lorsqu'il partit pour la dernière fois, Christiane était encore une enfant ! une enfant gâtée ! Et il a retrouvé une jeune fille un peu fantasque, un peu capricieuse, mais charmante; aussi est-il en admiration devant sa fille !... Ça l'amuse de la voir si vaillante !... Ça le change un peu de sa tristesse et de ses souvenirs !... (Prêtant l'oreille.) Mais je ne me trompe pas, j'entends le galop des chevaux.

LE COMTE, regardant au fond.

Voici le général et mademoiselle Christiane; elle est bien gaie, ce me semble.

MARGUERITE.

Oh ! je connais mon enfant, monsieur. Ce n'est pas de la gaieté, cela!... c'est de la souffrance.

LE COMTE.

De la souffrance ?

MARGUERITE.

Oui, oui... je me comprends.

Elle sort.

LE COMTE, à part.

Oh ! il faut que je sache aujourd'hui ce que Christiane a dans l'âme.

Forestier entre, en costume de cheval.

SCÈNE II

Les Mêmes, FORESTIER, CHRISTIANE.

FORESTIER, venant au comte*.

On vient de me dire que vous étiez là ; merci de nous avoir attendus.

Il lui donne la main.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc ? il me semble que vous tremblez ?

FORESTIER.

Vous croyez ?... Ah bien, ma fille ne tremble pas, elle, elle rit !

CHRISTIANE, qui est entrée, continuant à rire.

Il y a bien de quoi, je pense. Je viens de faire une si curieuse découverte. (Donnant la main au comte) Monsieur le comte, je vous signale le général Forestier comme ayant usurpé sa réputation; c'est un faux brave !... aujourd'hui, il a eu peur.,.

FORESTIER.

Moque-toi de moi, méchante !

CHRISTIANE, de plus en plus nerveuse.

Oh ! c'est que cela me semble si drôle !

LE COMTE, riant, et avec compassion.

Ainsi, mon pauvre ami...

FORESTIER.

J'ai eu peur, c'est vrai ... pourquoi le nierais-je, puisque cela est vrai ?...

CHRISTIANE.

Et qu'il y avait un témoin d'abord.

Le comte éclate de rire.

FORESTIER, gaiement.

Oui, oui, elle a raison. J'étais un faux brave ! et je sais maintenant à quoi je devais ces mouvements de témérité qui me poussaient jadis en avant !... c'est bien simple ! à chaque bataille, mademoiselle m'apparaissait souriante et me tendant les bras au delà des nuages de poudre ; et je passais au milieu du feu pour aller la rejoindre, voilà tout.

* Le comte, Christiane, Forestier, Marguerite, au fond.

CHRISTIANE, l'étreignant dans ses bras.

Oh ! cher père !

LE COMTE.

Mais enfin, mademoiselle, qu'est-il donc arrivé ?

CHRISTIANE.

Eh ! mon Dieu ! monsieur, ce qui peut arriver tous les jours en forêt. Après avoir déjeuné au pavillon de chasse, nous nous étions remis en route ; et nous galopions depuis dix minutes environ, quand tout à coup quelque chose comme un sifflement se fit entendre à nos oreilles... une balle venait de passer entre mon père et moi !

LE COMTE.

Une balle ?

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu !

CHRISTIANE.

Quelque chasseur maladroit ! un braconnier peut-être * ?

FORESTIER.

Je le saurai ! je provoquerai une enquête... J'ai un indice !

LE COMTE.

Un indice ! lequel ?

FORESTIER.

La bourre que j'ai ramassée !

Il déploie le papier, tous deux l'examinent.

MARGUERITE.

Ma pauvre petite Christiane ! si pourtant on vous avait tuée ?

CRISTIANE, fiévreuse et sombre et comme à elle-même.

Eh bien !... quel plus bel adieu à la vie que celui-là? on se lève le matin, le soleil est radieux ! la journée s'annonce toute pleine d'heures charmantes ! On fait des projets ! On est heureux ! Et, avant que les déceptions soient venues, avant que les illusions se soient effeuillées une à une, un hasard... un rien... une balle perdue, et...

Elle s'arrête en voyant son père qui s'est rapproché pour l'écouter**.

FORESTIER, avec un douloureux étonnement.

Tu me quitterais donc sans regret, toi ?

CHRISTIANE, avec une vive émotion.

Oh ! que dis-tu là ! mais tu ne vois donc pas que je plaisante ? je fais la vaillante, comme cela, parce que le danger

* Marguerite, Christiane, le comte, Forestier.

** Christiane, Forestier, Marguerite, le comte.

est passé ! (Retenant ses larmes.) Ne te fais pas de chagrin, entends-tu? encore une fois, c'était pour rire !

MARGUERITE, au fond.

Ah ! mon Dieu !

FORESTIER.

Quoi donc ?

MARGUERITE, qui tient le chapeau de Christiane.

Voyez ! voyez ! la balle a traversé ce chapeau.

Forestier pousse un cri et s'élance vers sa fille.

FORESTIER, tremblant.

Ma Christiane ! ma fille !

CHRISTIANE.

Calme-toi !... calme-toi ! oh ! quel grand enfant tu fais ! (Riant forcément). Je ne te sortirai plus !

FORESTIER.

Embrasse-moi ! embrasse-moi !

CHRISTIANE, fiévreuse.

Oh ! que je t'aime ! (Au comte.) Nous sommes bien ridicules, n'est-ce pas ? mais c'est fini ! A tout à l'heure, père... (Au comte). Vous permettez ? Viens me déshabiller, Marguerite ! (Arrivée près de la porte, elle regarde la trace laissée par la balle ; à part, avec une expression indéfinissable.) Il s'en fallait de si peu * !

En voyant Forestier qui la regarde, elle lui envoie un baiser et sort avec Marguerite

SCÈNE III

FORESTIER, LE COMTE **.

FORESTIER, dans le plus grand trouble, dès que Christiane a disparu.

Comte, je veux quitter ce pays où ma fille n'est plus en sûreté.

LE COMTE, vivement.

Vous auriez l'idée que c'est à sa vie que...?

FORESTIER.

A sa vie ou à la mienne... qu'importe !... puisque le coup dont on voulait me frapper a failli l'atteindre !

* Christiane, Marguerite, le comte, Forestier,

** Le comte, Forestier.

LE COMTE.

Mon ami... vous vous trompez sans doute, et le hasard seul...

FORESTIER.

Non, non... ce n'est pas un hasard. Oh! depuis deux mois que je suis revenu ici, j'ai eu le temps d'étudier les esprits, de comparer les sentiments que nous inspirions jadis avec ceux que nous inspirons aujourd'hui... Aujourd'hui, je ne trouve autour de moi que haines et insultes!... je suis même en butte à la grossièreté des paysans!... Cela fait pitié!... et vraiment l'importance qu'on me donne!... Mais, quand je passe, je fais événement, on se met sur les portes!... On se vante, comme d'un haut fait, de ne m'avoir pas rendu mon salut!... Mais tout cela ne serait rien sans l'incident de ce matin, sans ce coup de feu qui a failli tuer ma fille.

LE COMTE.

Toujours cette idée d'une préméditation.

FORESTIER.

Je me trompe peut-être, c'est possible!... mais quand le soupçon est entré là!... C'est bien décidé, je quitterai le pays. (Il s'asseoit à droite.) Il est temps d'ailleurs que je m'occupe de mes intérêts. Depuis deux mois que je suis de retour, et que j'habite cette humble demeure où mon père et ma mère sont morts, tout entier à mes souvenirs, au bonheur de me retrouver enfin près de Christiane, j'ai remis de jour en jour le voyage des dix ou douze lieues qui me séparent de mes propriétés, et me suis contenté d'écrire à monsieur mon gérant, qui s'est contenté, lui, par parenthèse, de ne me point répondre; il est temps que cet état de choses cesse. Aussi, dès que j'aurai mis Christiane en sûreté dans quelque honnête maison, je partirai pour Origny, je réaliserai tout ce que je possède... (D'un ton singulier.) Si toutefois je possède encore quelque chose.

LE COMTE.

Que dites-vous?

FORESTIER.

Eh! mon Dieu! qui sait ce qui s'est passé là-bas pendant mon absence, et ce que signifie le silence obstiné de ce gérant?...

LE COMTE.

Une telle pensée!...

FORESTIER.

Ah! c'est que, quand le malheur s'empare d'un homme, il le tient bien, allez!... et, depuis plus de trois ans, le malheur ne m'a pas quitté. Tenez, il faut que je vous raconte cela, car, si nos opinions diffèrent, nos cœurs s'entendent. (Il va

s'asseoir, le comte s'asseoit aussi *.) Pendant la paix, je m'étais lié d'amitié, à Paris, avec un officier russe, qui était venu demander au climat de France de sauver son enfant que tuait lentement le climat de la Russie. C'était une charmante jeune fille de quinze ans environ... Les médecins lui avaient ordonné l'air de la campagne... je possédais alors une ferme sur les bords de la Meuse, et le général de Lukoff accepta l'hospitalité que je lui offrais. Christiane était à peu près de l'âge d'Olga... (c'est ainsi que se nommait la fille du comte) et les deux enfants s'aimaient comme deux sœurs!... Ah! pendant quelque temps, nous fûmes bien heureux! mais ce bonheur fût de courte durée, on parlait d'une guerre avec la Russie!... un soir... oh! je n'oublierai jamais ce soir-là!... nous étions réunis tous les quatre dans la grande salle basse de la ferme, et Olga, la fille de mon hôte, chantait, èn s'accompagnant, une romance douce et triste que son père avait composée... Tout à coup, nous entendîmes au loin le galop furieux d'un cheval... Quelques minutes après, un courrier remettait une lettre au comte. C'était un ordre de départ; il devait se rendre sans retard au quartier général de l'empereur Alexandre. La guerre était déclarée. Oh! quelle nuit!... que de baisers! et que de larmes!... Olga était trop faible pour suivre son père: il partit, elle resta. Le 24 juin suivant, je partais à mon tour pour la grande armée. Deux mois plus tard, à Borodino, le général, frappé mortellement, expirait dans mes bras... Il mourut donc en me laissant la tutelle de son enfant, après m'avoir remis un papier qui devait me permettre de recueillir sa fortune : *Trois cent mille livres environ.* En cas de malheur, cet argent devait revenir à ma fille. A Smolensk, j'étais fait prisonnier et jeté dans une forteresse... Un jour... bien longtemps après, j'apprends le débarquement de l'empereur. Il me fallait ma liberté à tout prix! un de mes gardiens me la donna enfin, en échange de ce papier qui représentait la fortune du comte, ma fortune personnelle en devait répondre. Je me mets en route, après mille périls, j'atteins le pays où j'avais laissé une jeune fille alors... Je frappe à la porte de la ferme, un étranger vient m'ouvrir... Depuis trois mois, les anciens maîtres n'étaient plus, et, depuis six mois, la jeune fille avait disparu, et son manteau avait été trouvé parmi les roseaux de la Meuse!... Je surmonte ma douleur, car j'ai encore d'autres devoirs à remplir, et je continue ma route. Chemin faisant, j'apprends la défaite de Waterloo... et la déchéance de l'empereur. Il est à la Malmaison, j'y vole!... il montait en voiture et je

* Le comte Forestier.

n'ai que le temps de lui baiser la main... Je me dirige alors vers le château du baron de Feuille, croyant pouvoir pleurer entre des bras amis! et... vous savez le reste!

LE COMTE.

Mon ami, du courage!

FORESTIER.

Oh! je n'en ai plus, car cette position est sans issue, voyez-vous.

LE COMTE.

Peut-être.

FORESTIER.

Comment?

LE COMTE.

Oui, il y en aurait une si mademoiselle Christiane le voulait.

FORESTIER.

Ma fille?

LE COMTE.

Puisque, de votre propre aveu, général, vous êtes impuissant à la défendre, confiez-moi le soin de la protéger.

FORESTIER.

Vous l'aimez donc?

LE COMTE.

Ah! si vous n'aviez pas eu tant de larmes dans les yeux, mon ami, il y a longtemps que vous l'auriez vu.

FORESTIER, ému.

Ecoutez, Armand, pour l'instant je ne puis vous dire qu'une chose, car je ne connais pas les sentiments de ma fille... je vous confierais sans crainte le bonheur de Christiane.

LE COMTE, avec joie.

Ah! général!... maintenant, comment mademoiselle Christiane accueillera-t-elle ma demande?..... (Avec hésitation.) Car elle se souvient encore, sans doute, de celui qui fut son fiancé!

FORESTIER.

Bien des fois, je m'étais adressé cette question, et l'idée d'avoir brisé le cœur de ma fille ne me laissait ni trêve ni repos!... Alors, je l'ai questionnée.

LE COMTE.

Eh bien?

FORESTIER.

Je n'ai rien découvert qui pût justifier mes craintes. Fiancée très-jeune à Henri de Feuille, elle s'était habituée à l'idée de devenir sa femme... Mais son cœur s'ignorait peut-être encore... Peut-être ne l'a-t-elle jamais aimé?

LE COMTE.

Voyez votre fille, interrogez-la de nouveau, général, car je n'ose partager tout à fait votre confiance.

FORESTIER.

Je tenterai aujourd'hui même une épreuve décisive, et, ce soir, nous saurons à quoi nous en tenir.

LE COMTE, lui serrant les mains.

A ce soir donc !

MARGUERITE, entrant.

M. Perserelle, général.

LE COMTE.

Le cousin de M. de Feuille !

FORESTIER.

Que vient-il faire ici ?

LE COMTE.

Il est peut-être envoyé par le baron pour tenter une réconciliation ?

FORESTIER.

J'en doute... Enfin, je vous le dirai ce soir !

Il serre la main du comte. Perserelle paraît au fond.

MARGUERITE, annonçant.

M. Perserelle !

SCÈNE IV

FORESTIER, PERSERELLE.

Perserelle entre ; sa toilette affecte un dédain du luxe plus grand que jamais. — Le comte sort après lui avoir fait un léger salut. Marguerite sort après lui.

PERSERELLE.

Général...

FORESTIER, très-froid.

Monsieur, puis-je savoir par quel fortuné hasard ...?

PERSERELLE.

Ce n'est point un hasard, monsieur. Pour avoir l'honneur de causer quelques instants avec vous.

FORESTIER.

Monsieur, veuillez vous asseoir.

PERSERELLE, mouvement négatif.

J'ai quitté tout exprès le village de Bohain, où je me trouvais avec le célèbre capitaliste Cornefert, qui monte en ce moment une affaire superbe... Les mines de houille d'Aulnoy, sur les rives de l'Escaut, qui jusqu'à ce jour avaient été trop négligées...

FORESTIER.

Pardon ! mais ce n'est sans doute pas pour me parler de cela que...

PERSERELLE.

En effet... en effet... et j'en arrive au véritable but de ma visite. (D'un ton solennel.) Général, j'ai une demande à vous adresser !

FORESTIER.

Croyez, monsieur, que, si la chose dépend de moi...

PERSERELLE.

Elle dépend en grande partie de vous, général; mais, avant tout, il est nécessaire que je vous fasse le portrait exact du solliciteur qui...

FORESTIER, que l'impatience gagne de plus en plus.

Est-il vraiment indispensable...?

PERSERELLE, plus grave que jamais.

Général, si je vous laissais ignorer une seule des particularités de mon existence, vous seriez en droit de me le reprocher plus tard. (Il s'assied. Forestier le regarde étonné.) Monsieur, je n'ai pas de position et ne songe nullement à m'en créer une; trop fier pour me courber devant la discipline militaire, et trop fantaisiste pour m'astreindre à la monotonie des bureaux, j'ai renoncé à ces deux carrières d'abord, et ensuite à toutes les autres.

FORESTIER.

Je ne comprends pas.

PERSERELLE.

Vous allez me comprendre... (Continuant.) Ma fortune paternelle, monsieur, je l'ai dissipée rapidement sur les tapis verts des académies, où...

FORESTIER.

Mais, monsieur, quelle importance y a-t-il...?

Il se lève.

PERSERELLE, sans se déranger.

Oh ! une très-grande, comme vous allez voir. (Reprenant.) Une fois sans ressources aucunes, j'ai contracté des dettes considérables pour satisfaire à tous les appétits de mon ardente

nature; mais, à cette heure, mon crédit est mort, et, cependant, j'aime plus que jamais le vin, le jeu, les chevaux et...

FORESTIER, qui marchait de long en large, s'arrêtant.

Ah!... à la fin!...

PERSERELLE, avec résignation.

Monsieur, je me connais!... Oh! je ne me fais pas illusion sur mon avenir, ma paresse doit me conduire à l'hôpital, ou mes passions... Ailleurs, si une main ferme et généreuse ne s'étend pas sur moi pour protéger et guider ma vie!... (Se levant gravement.) Eh bien, monsieur, si vous le voulez, cette main-là, ce sera la vôtre.

FORESTIER.

La mienne?

PERSERELLE, gravement.

Général, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Christiane, votre fille!

Forestier est tombé tout d'abord à la renverse sur un fauteuil, puis il se relève, va parler, et éclate tout à coup en un rire homérique.

PERSERELLE.

Général, je ne comprends pas cet accès d'hilarité!

FORESTIER, au milieu des éclats de rire qui vont croissant.

Vous ne comprenez pas!... Ah! ah! ah! mon cher monsieur, ah! ah! ah! Il y a quatre ans que je n'avais ri.

PERSERELLE.

Alors, monsieur, vous refusez?... (Amèrement.) Oh! je m'y attendais.

FORESTIER, riant toujours.

Vraiment!

PERSERELLE, même jeu.

Oui, monsieur, je m'y attendais! mon Dieu! je ne vous en veux pas; vous suivez la loi comune! La régénération d'une âme dégradée n'a rien qui vous tente, c'est tout naturel!

FORESTIER.

Vous en convenez?

PERSERELLE, avec une ironie douloureuse.

Je gagerais même que vous me préférerez un homme riche, noble et beau! M. le comte de Malnoé, par exemple!

FORESTIER.

Peut-être bien!

PERSERELLE, même jeu.

Oh! ça ne m'étonne pas, je connais la vie.

FORESTIER, *suffoqué.*

Vraiment !... vous ?...

Il éclate de rire.

PERSERELLE, *avec colère.*

Général !...

Le général rit encore plus fort.

PERSERELLE.

Général, le lendemain de votre arrivée à Paris, mes témoins seront chez vous !

Le général se pâme pour le coup dans son fauteuil. Perserelle enfonce son chapeau et sort fièrement par le fond, tandis que Christiane entre par une des portes latérales.

SCÈNE V

FORESTIER, CHRISTIANE.

CHRISTIANE, *à part.*

M. Perserelle, ici !... qu'y vient-il faire ?... (*Allant au général.*) Qu'avez-vous donc, mon père ?

FORESTIER.

Je te donne en cent pour le deviner. Tu ne sais pas ?... M. Perserelle qui vient de demander ta main !

CHRISTIANE.

Et... que lui avez-vous répondu ?

FORESTIER, *saisi d'une idée.*

Que je craignais que tu n'eusses le mauvais goût de lui préférer quelqu'un qui, de son côté...

CHRISTIANE, *très-calme, toujours.*

Qui donc ?

FORESTIER, *se levant.*

Oh ! j'ai dit le premier nom venu... celui du comte de Malnoé...

CHRISTIANE, *allant à la table à droite.*

Il était mal choisi, M. de Malnoé ne pense pas à moi.

Pendant ce qui suit, elle met, en manière de contenance, dans ses cheveux une des fleurs du bouquet.

FORESTIER.

Il y pense bien au moins une fois par jour, à l'heure où il t'envoie sa moisson de fleurs, et toi, tu penses peut-être

à lui, pendant la minute où tu juges à propos de parer tes cheveux de...

Christiane, sans rien dire, se dispose à ôter la fleur de ses cheveux.

FORESTIER, l'arrêtant.

Que veux-tu faire?

CHRISTIANE.

Oter cette fleur, mon père!

FORESTIER.

Attends encore. (Tout doucement.) Christiane, M. le comte de Malnoé me disait à l'instant qu'il serait bien heureux de te consacrer sa vie... (Lui lâchant la main.) Fais parler la fleur, maintenant!

CHRISTIANE, ôtant tranquillement la fleur et la remettant dans le vase.

C'est le jour des demandes, à ce qu'il paraît.

FORESTIER, qui a compris le jeu de scène,

Ainsi, tu n'aimes pas le comte?... Pauvre Malnoé!... (Silence.) Tu ne peux pas l'aimer?... tu as le cœur libre cependant... tu me l'as dit.

CHRISTIANE, luttant tout le temps.

Oui, je vons l'ai dit, mon père, et je vous le répète.

FORESTIER.

Eh bien, alors?...

CHRISTIANE.

Vous avez donc bien hâte de vous débarrasser de moi?

FORESTIER.

Oh! Christiane! parce que je songe à ton avenir!

CHRISTIANE, froidement.

Je ferai ce que vous voudrez, mon père... mais plus tard. En attendant, parlons d'autre chose, voulez-vous?

Elle prend une broderie et s'asseoit à droite.

FORESTIER.

Soit! (A part.) Oh! il faudra bien qu'elle se trahisse! (Haut.) Voyons, de quoi pouvons-nous parler?

CHRISTIANE, avec une fausse gaieté.

En sommes-nous là?... Mais. .. parlons de l'orage d'hier, de notre promenade de ce matin, de la visite que vous avez reçue tout à l'heure. (Après avoir bien affermi sa voix, pour dissimuler son émotion.) Ce monsieur arrivait de Paris, sans doute. N'en a-t-il apporté aucune nouvelle?

FORESTIER, frappé d'une idée ; a part.

Elle parlera! (Jouant l'indifférence.) Attends donc! que m'a-t-il dit déjà, cet original, en dehors de...? Ah! rien de bien important... que le baron de Feuille était de plus en plus en aveur.

Christiane, qui travaille à une broderie, ne bouge pas.

FORESTIER, qui l'observe, après un temps.

Il paraît même que Sa Majesté daigne étendre ses bontés sur toute la famille.

CHRISTIANE.

Excepté sur M. Perserelle, cependant.

FORESTIER.

Oh! M. Perserelle ne compte pas. C'est sur un autre que s'étend la sollicitude royale, c'est sur Henri de Feuille! (A part.) Rien, rien encore!... (Après un temps.) L'événement a fait grand bruit, à ce qu'il paraît... Les fêtes ont été splendides... Les ministres ont signé au contrat...

CHRISTIANE.

Au contrat de qui?

FORESTIER.

Eh bien, d'Henri de Feuille.

CHRISTIANE, à ce nom, se lève comme mue par un ressort; elle laisse tomber sa broderie, et, pâle, la bouche contractée, elle saisit la main de son père.

Est-ce vrai? est-ce vrai?

FORESTIER, effrayé.

Christiane!

CHRISTIANE, avec une sorte de folie.

Est-ce vrai?

FORESTIER.

Non, non, ce n'est pas vrai! (Christiane le regarde d'un air hagard.) Ce n'est pas vrai, je te le jure... je voulais savoir le fond de ta pensée.

CHRISTIANE, avec une expression presque sauvage.

Ah!

FORESTIER.

Mon enfant, ma fille, calme-toi!

CHRISTIANE, de même.

Et de quel droit, mon père, m'avez-vous arraché mon secret?... Ai-je cessé un instant de me montrer la plus tendre des filles?... Vous ai-je jamais rien reproché? Avez-vous jamais surpris une larme dans mes yeux? Vous ai-je laissé entendre un des battements de mon cœur?... Non, n'est-ce pas? (Avec désespoir.) Et vous avez tenu à pénétrer dans le sanctuaire de ma douleur et de mes regrets... et mon secret, vous avez voulu le savoir... (Sanglotant.) Ah! mon père, qu'avez-vous fait?

Elle tombe assise à droite.

FORESTIER, suppliant.

Christiane!

CHRISTIANE.

Mais qu'est-ce que je vais devenir maintenant?... Où trouverai-je la force de souffrir?... puisque je n'aurai plus à remplir le saint devoir de vous cacher ma souffrance... Mais je n'avais plus que ce but-là au monde... et je serais morte avec joie si j'avais pu me dire : « Mon père n'a rien su, il a toujours cru que j'étais heureuse! »

FORESTIER, avec désespoir.

Et tu ne l'étais pas!... et je ne voyais rien... et tu songeais à mourir!...

CHRISTIANE, égarée.

Oui... la mort... l'oubli... la délivrance!... (Elle se lève.) Je n'ai plus rien à vous cacher maintenant, mon père... puisque vous avez surpris mon secret!...

FORESTIER.

Christiane!... ma petite fille! grâce! grâce!... ne me parle pas ainsi!

CHRISTIANE, avec un cri et l'entourant fiévreusement de ses bras.

Mon Dieu! que t'ai-je dit?... tu pleures? Je t'ai fait pleurer, toi!... Oh! mais je n'ai donc plus ni cœur ni âme!... (L'embrassant.) Père, père!... je ne savais pas ce que je disais... vois-tu! C'est moi qui suis coupable; tout cela, c'est ma faute, je ne devais pas me cacher de toi... je devais tout te dire!... Et tu m'aurais fortifiée... consolée!... Tu m'aurais guérie peut-être!... Oh! comme tu me regardes!... Est-ce que tu ne vas plus m'aimer?...

FORESTIER.

Ne plus t'aimer?... quand toutes tes douleurs te viennent de moi!... oui, de moi!... Est-ce que je ne devais pas immoler à ton bonheur mes convictions, mon amour de soldat, ma fidélité, mon orgueil?... Tout, tout!... Eh bien, non, non... je ne l'ai pas fait! Je t'ai arrachée tout à coup à une affection qui était la moitié de ta vie! Et, depuis ce temps, tu souffres!... depuis ce temps, tu pleures!....

Il tombe assis sur le canapé à droite.

CHRISTIANE, le consolant et le caressant.

C'est fini... c'est fini!... Je l'oublierai!... je serai forte avec ton aide!... (D'une voix douloureuse qui s'éteint peu à peu, sous la pression d'une souffrance contre laquelle elle lutte en vain.) Nous...

causerons tous les deux du passé... sans amertume... (Elle s'assoit auprès de lui*.) Nous retournerons ensemble dans le jardin enchanté des précédentes années..... et de nos souvenirs.... nous ferons des bouquets pour parfumer notre nouvelle vie... (s'affaissant peu à peu.) Je mettrai... comme cela... ma tête sur ton cœur !... Tes douces paroles endormiront mes douleurs... et tes tendres baisers effaceront mes larmes !... Tu verras... tu verras... nous serons bien heureux !

Elle tombe évanouie aux pieds de son père.

FORESTIER, avec un cri.

Mon Dieu ! ma fille ! froide !... inanimée !... elle ne respire plus ! Marguerite ! du secours ! du secours !... ma fille est morte !

MARGUERITE, accourant.

Qu'y a-t-il ?

FORESTIER.

Christiane !... Tiens, vois !... vite un médecin !...

Henri paraît au fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, HENRI.

FORESTIER, l'apercevant.

Henri !...

HENRI, à la vue de Christiane.

Grand Dieu !...

FORESTIER, éperdu, courant à lui.

Elle t'aime ! elle meurt ! sauve-la !

Forestier entraîne Henri vers Christiane.

HENRI, s'élançant et tombant à genoux devant le canapé.

Christiane ! ma bien-aimée ! ma femme ! c'est moi ! Henri ! Mon Dieu ! elle ne m'entend pas.

MARGUERITE, penchée sur elle.

Elle a fait un mouvement.

* Forestier, Christiane.

FORESTIER.

Oui.

HENRI, avec joie.

Elle rouvre les yeux... Christiane! Christiane!

CHRISTIANE.

Henri! enfin! Ah! j'ai bien souffert! Je croyais que je ne vous reverrais plus. Je me disais: « On lui prouvera qu'il ne doit plus m'aimer, qu'il doit en aimer une autre, et il m'oubliera.» Oh! que j'ai été malheureuse!...

HENRI.

Oh! chère et méchante enfant qui regardais comme possible une séparation éternelle. — Oh! je n'y ai pas cru, moi.

FORESTIER.

Mais enfin, comment se fait-il que vous soyez ici?

HENRI.

Voici l'histoire en deux mots: après votre départ, entraîné par un ascendant irrésistible, je criais à mon père en lui montrant le chemin que vous veniez de prendre, « Il est encore temps de nous relever, mon père, suivons-les. »

CHRISTIANE.

Vous avez osé dire cela au baron?

HENRI.

Oui, et j'ai même fait là une méchante besogne! Comment demander après un pareil éclat la moindre concession à l'orgueil paternel deux fois blessé? Il fallait y renoncer... je le compris bientôt, mais bientôt aussi mon plan fut arrêté, et comme il m'ordonnait de vous oublier: « Je l'oublierai, » lui dis-je; et il me quitta satisfait... Il l'était, moins quelque temps après, car en un mois j'avais fait plus de quatre-vingt mille francs de dettes. Je devenais à la mode. Le baron intervint un matin, mon père entrait chez moi. Il venait m'annoncer que j'allais devenir l'époux de mademoiselle Uranie de Beljame! et que nous partirions le lendemain, pour aller saluer ma prétendue. J'allais me révolter, mais je réfléchis que la terre de Beljame n'était qu'à deux petites lieues de cette habitation... et que mon père avait une chaise de poste... Je me laissai donc enlever. Nous sommes arrivés hier au soir, mademoiselle Uranie a chanté des nocturnes et des barcaroles. J'ai dansé le menuet et la monaco, et ce matin, au petit jour, j'ai sauté par ma fenêtre, et je me suis sauvé.

CHRISTIANE.

Et vous avez bien fait!

FORESTIER, à Henri en se levant.

Mais qu'espérez-vous de ce coup de tête ?...

HENRI.

Mon père aura parfaitement deviné, en apprenant ma fuite, de quel côté je l'avais dirigée. Et comprenant alors que rien ne saurait me faire changer de résolution, il viendra vous demander la main de Christiane. (Bruit de grelots.) Et tenez ! tenez! c'est la chaise de poste qui nous a amenés, je reconnais les grelots, ils sont fêlés ! Je me sauve.

CHRISTIANE, honteuse.

Mais je dois être de trop aussi, moi.

HENRI.

Certainement !... Conduis-nous en lieu sûr, Marguerite.

MARGUERITE.

Soyez tranquille.

CHRISTIANE, à son père.

Il y va de mon bonheur ! ne sois pas trop sévère.

FORESTIER.

Je serai le père de Christiane et rien de plus !

HENRI.

Venez ! venez !

Il entraîne Christiane et sort avec elle par la gauche sur les pas de Marguerite. Le baron de Feuille paraît tout aussitôt, précédé d'un domestique.

SCÈNE VII

FORESTIER, LE BARON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant *.

M. le baron de Feuille !

Le baron est en grande toilette. Il est froid et composé.

* Forestier, le baron.

FORESTIER, allant au-devant du baron.

Monsieur le baron, soyez le bienvenu dans la maison de votre ancien ami ! Je suis honoré de cette bonne visite, qui doit hâter l'heure d'une réconciliation que nous désirions tous ici.

LE BARON, ironiquement.

Une réconciliation ! Ainsi, vous m'auriez humilié devant tous, mon fils aurait obéré mes finances, compromis mon crédit à la cour, et je pousserais l'indulgence jusqu'à venir céans, faire amende honorable? Si je me suis permis de me présenter chez vous, c'est afin d'y constater la présence de mon fils; en un mot, c'est parce que j'avais besoin vis-à-vis de moi-même, de ce nouvel acte d'insubordination, pour me décider enfin à le faire interdire !

FORESTIER.

Une interdiction !

LE BARON.

Ah ! ah ! vous n'aviez pas songé à cela, général, en encourageant mon fils dans ses idées de révolte en et l'accueillant chez vous.

FORESTIER, après un coup d'œil jeté du côté où est sortie Christiane.

Monsieur, le baron, vous ne ferez pas interdire votre fils.

LE BARON.

Et... qui m'en empêchera ?

FORESTIER.

Le respect de vous-même, la crainte d'entraver son avenir.

LE BARON.

Une interdiction serait moins nuisible à l'avenir de mon fils que la protection de l'homme qui, un jour, devant vingt personnes, s'est proclamé si hautement notre adversaire politique.

FORESTIER, même jeu que précédemment.

Monsieur, pourquoi parler encore...?

LE BARON.

Parce que je me souviens, monsieur, parce que je me souviendrai toujours.

FORESTIER, devant les yeux de qui passe toujours l'image de Christiane.

Vous avez exagéré peut-être la portée de certaines paroles un peu vives.

LE BARON.

Un peu vives !... vous le reconnaissez ?

FORESTIER, avec effort.

Je le reconnais !

LE BARON.

Vous ne voyiez alors dans ma conduite qu'un mobile tout d'intérêt et d'ambition ? Vous avez compris depuis, je pense, que vous m'aviez mal jugé... Vous le reconnaîtrez aussi sans doute ?

FORESTIER.

Je... je reconnaîtrai tout ce qu'il vous plaira, monsieur...

LE BARON, s'animant.

Croyez-moi, monsieur, les hommes d'aujourd'hui travaillent au bonheur du pays avec autant de foi qu'en avaient ceux d'hier en travaillant pour sa gloire. Entre nous, général, vos diables de boulets ont assez labouré le sol, c'est bien le tour de la charrue ! Il nous fallait la paix, n'est-ce pas ?

FORESTIER.

Peut-être !

LE BARON, s'asseyant.

Vous voyez bien que nous nous entendons.

Il s'asseoit à droite.

FORESTIER.

Alors, parlons de nos enfants !...

LE BARON.

Ah ! à propos d'enfants ! Croyez-vous que j'aurais pu garder le mien, si vous aviez continué votre danse macabre, qui...

FORESTIER, d'une voix presque suppliante.

Assez, je vous prie !

LE BARON, riant.

Vous vous rendez, c'est bien !

FORESTIER, s'asseyant à côté du baron.

Vous m'avez reproché tout à l'heure d'avoir accueilli chez moi le fils du baron de Feuille ? Monsieur, lorsque votre fils a paru sur le seuil de ma demeure, je tenais dans mes bras ma fille désolée, mourante !

LE BARON, prêtant l'oreille.

Vraiment !

FORESTIER.

La présence de celui qui fut son fiancé pouvait peut-être la rendre à la vie... Dites, était-ce le moment de lui fermer la porte de ma maison ?

LE BARON, couvant une idée.

Ah ! Christiane !

FORESTIER, vivement.

Christiane! vous avez dit Christiane comme aux jours où vous l'aimiez... où vous l'appeliez votre fille...

LE BARON, songeur.

Je l'aime toujours... Mais, quant à l'appeler encore ma... les événements ont tant changé depuis!

FORESTIER.

Mais leur cœur à tous deux est toujours resté le même. (Sur un mouvement du baron.) Voyons, baron, un bon mouvement! et... si vous me gardez encore rancune pour le passé (Se levant.), eh! bien... c'est moi qui... vais vous prier de me donner la main!

LE BARON, la serrant.

Ah! général! (Avec intérêt et à voix basse.) Vous dites donc que la vie de Christiane?...

Ils descendent en scène.

FORESTIER, de même.

La vie de Christiane est en danger. Une nouvelle séparation la tuerait!

LE BARON.

Que me dites-vous là!

FORESTIER.

Vous ne voudriez pas avoir à vous reprocher sa mort, n'est-ce pas?

LE BARON.

Oh! grand Dieu!

FORESTIER.

Eh bien?

LE BARON.

Eh bien, vous me voyez dans un grand embarras... J'ai déjà pris d'autres engagements. (Après un repos.) Je vais tout vous dire! En ce moment, ma position est loin d'être brillante!

FORESTIER, étonné.

Comment?

LE BARON.

Pour me faire des relations, j'ai dû frayer avec les plus grandes fortunes... Ajoutez à cela que je me suis trouvé dans la nécessité de prêter des sommes importantes; bref, je dois vous avouer que la jeune personne dont il est question pour Henri a une dot considérable!... Assez considérable même pour lui permettre d'avantager le mari qu'elle prendra sans un sou, tandis que cette chère Christiane ne doit avoir

que... cent cinquante mille francs, je crois... Ah! c'est fort malheureux! cette pauvre petite... je la plains sincèrement... car... pour elle, je comprends bien, c'est très-grave! Un homme, lui, il a des distractions de toute sorte, mon fils pourra plus aisément supporter son chagrin.

FORESTIER, amèrement, à part.

Oui, il n'en mourra pas, lui !...

LE BARON.

Je l'espère.

FORESTIER, haut.

Monsieur le baron, je doublerai la dot de Christiane !

LE BARON.

C'est impossible !...

FORESTIER.

Tout ce que je possède vaut bien trois cents mille francs ! Je vendrai tout ce que je possède.

LE BARON.

Et vous ?

FORESTIER.

J'ai ma demi-solde !

LE BARON.

Oui... Ah ! si vous vouliez, grâce aux illustres protections dont je dispose, au lieu, d'une demi-solde de général, on pourrait...

FORESTIER, du ton de la plus touchante résignation.

Est-ce encore une condition au mariage de ma fille ?

LE BARON, vivement.

Non pas ! non pas !

FORESTIER, avec élan et lui serrant la main.

Merci !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRI, CHRISTIANE et MARGUERITE.

Henri et Christiane sont entrés depuis un moment avec Marguerite Henri court à son père.

CHRISTIANE, qui regardait le général avec des yeux attendris.

Cher père * !

* Forestier, Christiane, le baron, Henri.

LE BARON.

Oui, mademoiselle, les deux pôles se sont rapprochés, et il vous est permis de nouveau d'aimer ce mauvais sujet-là, puisque tel est votre bon plaisir, embrassez-moi donc... (Allant à Forestier *.) Mais votre présence va être nécessaire à Origny, où sont vos propriétés ; eh bien, confiez-nous votre enfant.

FORESTIER.

Mais...

LE BARON.

Allons, c'est entendu! Demain, nous enlevons votre Christiane et la vieille Marguerite!

FORESTIER.

Mais alors, baron, daignerez-vous vous occuper aussi des dispositions à prendre pour l'installation?...

LE BARON.

Des jeunes époux? Oui, oui, comptez sur moi... Je me charge de tout. (A demi-voix.) Vous n'aurez qu'à payer. Allons! à demain! à demain!...

CHRISTIANE, bas, avec amour.

Adieu, Henri!

HENRI, bas.

Au revoir, ma Christiane!

Ils sont arrivés au fond et tous disparaissent une seconde, la chaise de poste s'éloigne, Christiane et Forestier rentrent.

SCÈNE IX

FORESTIER, CHRISTIANE.

Forestier est venu tomber sur un fauteuil, Christiane vient s'appuyer sur son épaule.

CHRISTIANE, avec amour.

Oh! comme tu m'aimes! (Sur un mouvement du général.) J'ai bien deviné, va, tout ce que tu as souffert!

FORESTIER.

Ah! il fallait bien que ce fût pour toi! Enfin, l'épreuve est finie, et tu seras heureuse.

* Forestier, le baron, Christiane, Henri.

CHRISTIANE.

Oui, bien heureuse, cher père. (Elle l'embrasse.) Tiens, pour ta peine, je vais te chanter un de tes airs favoris... Justement ce matin en ouvrant une de tes malles de voyage avec Marguerite, j'ai trouvé...

Elle prend un rouleau de papier sur une console.

FORESTIER.

Quoi donc ? (Apercevant le rouleau et s'élançant.) Ah !... (Il veut le lui prendre.) Laisse ces paperasses, mon enfant.

CHRISTIANE.

Pourquoi ?... (Avec un petit cri.) Ah !... (Lisant.) « A ma fille... Comte de Lukoff... » Mais cette musique appartient à Olga !... ma chère Olga qu'on ne m'a pas permis d'aller voir pendant ces trois années. Tu me conduiras auprès d'elle, n'est-ce pas?

FORESTIER, troublé.

Près d'elle ?...

CHRISTIANE.

Qu'as-tu donc ?... Réponds-moi, père !... Comment cette romance se trouve-t-elle en ta possession ?...

FORESTIER.

Parce que je l'ai trouvée dans la demeure qu'elle avait quittée pour toujours.

CHRISTIANE.

Que veux-tu dire ?

FORESTIER.

Que j'ai hérité de sa pauvre romance comme tu as hérité, toi, de sa fortune.

Il va s'asseoir à gauche.

CHRISTIANE.

Morte !... Olga est morte !... Oh ! mon Dieu !... Pauvre amie !... Il me semble l'entendre encore... et cette romance... Je m'en souviens !...

Elle se met au piano et exécute la romance. — Forestier écoute, perdu dans ses rêveries.

SCÈNE X

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant quand l'air est terminé.

Général, il y a là en bas trois hommes qui désireraient vous voir ; ce sont, je crois, de vos fermiers.

FORESTIER, se levant.

Ah! fais-les entrer. (Marguerite sort.) Christiane, j'ai à parler d'affaires, retire-toi dans ta chambre.

CHRISTIANE.

J'emporte ma romance...

Christiane sort par la droite, Pierre Lemeuley et deux autres paysans paraissent, conduits par Marguerite qui sort aussitôt.

SCÈNE XI

FORESTIER, LEMEULEY, DEUX PAYSANS.

FORESTIER.

Entrez, entrez, messieurs. Je suis aise de vous voir; vous m'apportez, je pense, des nouvelles de M. Bouquenot, mon aimable intendant, qui n'a encore répondu à aucune de mes lettres.

LEMEULEY, très obséquieux.

Nous ne l'avons pas vu depuis longtemps, monsieur le général.

FORESTIER.

Dans quelques jours, j'irai moi-même lui demander ses comptes. (Lemeulay échange un regard furtif avec les deux paysans.) Mais alors qui vous amène? ah! j'y songe! votre bail sans doute?

LEMEULEY.

Pardon, géuéral, le bail de chacun de nous est expiré en effet, mais nous n'avons pas l'intention de le renouveler.

FORESTIER.

Ah!

LEMEULEY.

Notre affaire est à peu près faite et nous voulons nous reposer.

FORESTIER.

Alors, je ne vois pas...

LEMEULEY.

Nous venions vous demander, général, si vous n'étiez pas par hasard dans l'intention de vendre vos propriétés?...

FORESTIER.

Ah! et au nom de qui venez-vous?

LEMEULEY.

En notre nom, général!

FORESTIER.

Vraiment! (Raillant.) Mais votre affaire est entièrement faite à ce que je vois.

LEMEULEY.

Ah! vous savez, général, quand on a de l'ordre, de l'économie...

FORESTIER.

C'est bien. Or donc... messieurs les capitalistes, au cas où je serais disposé à traiter avec vous de mes terres d'Origny, quel prix m'en offririez-vous?

LEMEULEY.

Oh! général, nous ne voudrions pas finasser avec vous.

FORESTIER.

Je vous demande votre prix!

LEMEULEY.

Soixante mille livres!

FORESTIER, froidement.

Etes-vous fou?

LEMEULEY.

Les enchères n'atteindraient pas ce prix-là, général, je vous en préviens.

FORESTIER, se levant.

Prenez garde, maître Lemeuley, votre folie frise l'imprudence.

LEMEULEY, se levant aussi.

On voit bien que M. le général n'a pas visité ses propriétés depuis longtemps.

FORESTIER.

Eh bien, après?

LEMEULEY.

Le temps fait bien vite des ravages, allez, général. Nous avons lutté cependant de toutes nos forces contre lui, M. Bouquenot et nous, comme vous le pourrez voir par les sommes payées aux ouvriers de toute sorte; mais rien n'y a fait et, à cette heure, le château et les bâtiments de ferme sont dans un bien triste état.

FORESTIER, souriant.

Vraiment, et les moulins?... Ils ne tournent plus sans doute.

LEMEULEY, avec un soupir.

Hélas! les moulins ont été enlevés par l'inondation de l'année dernière!

FORESTIER, même jeu.

Très-bien! vous dépréciez fort habilement la marchandise, maître Lemeuley; par malheur, si vous savez acheter, les autres savent vendre. Vous pouvez tous retirer.

LEMEULEY.

C'est votre dernier mot, général?

FORESTIER.

Mais, monsieur le plaisant, la forêt du Hallier, à elle seule, vaut le prix que vous osez offrir de la propriété tout entière!

LEMEULEY, lui donnant un papier.

Voilà qui pourra peut-être, général, vous enlever quelques unes de vos illusions!

FORESTIER.

Qu'est-ce que cela?

LEMEULEY.

Une copie de l'acte de vente de la forêt en question.

FORESTIER.

On a vendu la forêt du Hallier?

LEMEULEY, très-doucement.

Pour la sauver de l'incendie, cette suite de l'invasion.

FORESTIER, qui a parcouru le papier.

Dix mille livres! On a vendu la forêt du Hallier dix mille livres!

LEMEULEY, de même.

Vous voyez, général.

FORESTIER.

Je vois que mon gérant est un coquin qui s'est entendu avec les marchands pour dissimuler le prix de vente.

LEMEULEY.

Je ne sais pas, monsieur!

FORESTIER.

En êtes-vous bien sûr?

LEMEULEY, sans répondre.

Puisque vous repoussez mes propositions, général, je n'aurai plus qu'à me retirer quand nous aurons établi notre petite balance.

FORESTIER.

Plaît-il?

LEMEULEY, lui donnant un autre papier.

J'ai fait des déboursés considérables comme vous pourrez le voir, et, puisque votre notaire de Vervins a refusé de payer dans ces derniers temps...

ACTE DEUXIÈME

FORESTIER, qui lisait le papier remis par Lemeuley.

S'il a refusé de payer, c'est qu'il a compris, comme je le comprends enfin, que j'avais affaire à des voleurs !... (Après un cri étouffé en regardant de plus près l'écriture.) Ah !

LEMEULEY, furieux.

Des voleurs, monsieur ! Martin Vincent, Claude Foriot et cent autres connaissent mon honnêteté !

Forestier s'est élancé vers la table sur laquelle il avait jeté la bourre du pistolet et en a comparé les caractères avec ceux du papier.

FORESTIER, d'une voix sourde.

Et moi, je connais ton écriture, brigand !

LEMEULEY, troublé.

Général !

FORESTIER.

Je comprends tout. Bouquenot avait trouvé le moyen de ne point me rendre des comptes. Misérable ! combien t'avait-il donné pour m'assassiner ?

Il l'a saisi à la gorge.

LEMEULEY, tremblant.

Vous osez dire !...

FORESTIER.

Mais regarde donc le papier de cette bourre ? mais la main qui a tracé ces caractères est la même qui a failli tuer Christiane ! (Avec rage.) Je tiens donc celui qui a failli tuer mon enfant !

LEMEULEY.

Au secours !

FORESTIER, s'arrêtant.

Va-t'en ! va-t'en !

LEMEULEY, qui a gagné la porte, à voix basse.

Général, j'ai des témoins, ah ! vous m'avez menacé ? mais il y a une justice !

FORESTIER, le cravachant.

Oui, et la voilà !

LEMEULEY, au fond et avec menace.

Cette soirée vous coûtera cher, monsieur le bonapartiste !

Ils sortent. Le comte paraît et court au général qui est tombé sur un siége.

LE COMTE.

Général ! qu'y a-t-il donc ?

FORESTIER.

Il y a que, si ce misérable a dit vrai, je n'ai plus de dot pour Christiane.

ACTE TROISIÈME

UN CAFÉ DU PALAIS-ROYAL EN 1815

Au fond, le comptoir placé entre les deux portes vitrées comme le reste du café. — A droite et à gauche, deux autres portes conduisant aux autres salles.

C'est le soir.— Le café est brillamment éclairé; on aperçoit, à travers les vitrages du fond, les galeries du Palais-Royal, et, au delà, le jardin tout couvert de neige.

Au lever du rideau, mademoiselle Palmyre est au comptoir, et le café est plein de consommateurs lisant les gazettes ou jouant à divers jeux.

Duplantier est debout auprès d'une table et suit la partie de deux joueurs d'échecs.

Une chanteuse des rues, sa guitare à la main, est en train de faire la quête.

Les garçons, et, parmi eux André, vont et viennent.

Il règne un grand silence dans le café. On entend au loin la voix des marchands de billets de loterie, criant sous le perron du Palais-Royal les paroles sacramentelles : *Demandez les billets de loterie... Douze cents francs pour quarante sous.*

SCÈNE PREMIÈRE

DUPLANTIER, PALMYRE, ANDRE, LA CHANTEUSE, CONSOMMATEURS, puis BELLEMONT.

UN CRIEUR, au lever du rideau.

Demandez des billets de loterie, 40,000 francs pour vingt sous.

UN CONSOMMATEUR.

Garçon, *le Nain jaune!*

UN AUTRE CONSOMMATEUR.

Garçon, de la bière!

LE CRIEUR.

1,200 francs pour quarante sous!

PALMYRE, à la chanteuse dont la corbeille est presque vide.

La recette ne va pas bien fort, à ce que je vois, mon enfant.

LA CHANTEUSE.

Oh! non, mademoiselle!

PALMYRE.

Le moment est mal choisi. Il n'y a ici maintenant que des joueurs et des gens d'affaires. Ils ne font pas attention à vous, il faudra revenir à l'heure de la sortie des théâtres.

LA CHANTEUSE.

Merci, mademoiselle, je profiterai de votre conseil.

La chanteuse reprend sa guitare et sort.

DUPLANTIER, qui lorgnait la chanteuse du coin de l'œil, à Palmyre.

Vous connaissez cette cigale?

PALMYRE.

Oui, monsieur. Elle loge dans ma maison, au sixième, et je la protége parce qu'elle est sage.

DUPLANTIER, à part, ricanant.

Les extrêmes se touchent. (Apercevant Bellemont qui vient d'entrer.) Ah! Bellemont! (Il court à lui, à demi-voix.) Eh bien, quelles nouvelles d'Aulnoy?

BELLEMONT, de même.

Des nouvelles excellentes. Voici la missive que je reçois à l'instant : (Lisant.) « Tout va bien. Je serai peut-être à Paris en même temps que ma lettre. JEAN CORNEFERT. »

DUPLANTIER.

Quel homme! quelle tête! De reste, il a besoin de se refaire, car sa dernière opération...

BELLEMONT.

Ah! oui. Il s'est trompé! pour la première fois. Mais aussi qui diable aurait pu croire à une baisse pour la rentrée de Sa Majesté? Ah! cela a coûté cher au roi du capital, Jean Cornefert; mais, avec lui, il y a de la ressource...

DUPLANTIER.

Oui, trois millions de perdus, six de retrouvés.

BELLEMONT.

Aussi, je m'attache à sa fortune.

DUPLANTIER.

Et moi de même. On y arrive trop lentement par l'étude. (Ils rient.) A propos, et nos réclames?

BELLEMONT.

Lancées à fond de train! Toutes les gazettes en sont pleines. A cette heure, Paris ne parle plus que des mines d'Aulnoy.

Pendant ces derniers mots, André a déposé un échiquier sur une table, à gauche.

ANDRÉ.

Ces messieurs feront-ils leur partie habituelle?

BELLEMONT.

Comment donc, André, mais très-certainement.

DUPLANTIER.

Après une journée si bien remplie, quelques instants de repos sont nécessaires...

ANDRÉ.

Ah! oui, monsieur.

Ils s'installent à la table. Le comte de Malnoé est entré et est allé serrer la main à Duplantier; de là, il va au comptoir, côté gauche.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE COMTE DE MALNOE*.

LE COMTE, à demi-voix à mademoiselle Palmyre, qui est censée travailler à un ouvrage de broderie.

Voici, ma charmante, les fleurs que j'ai cueillies pour vous.

Il lui donne un écrin.

* Bellemont, Duplantier. Malnoé. Palmyre au comptoir.

PALMYRE, l'ouvrant.

Des diamants !

LE COMTE.

Non, des violettes : mademoiselle Mars les a mises à la mode, et... comme vous m'aviez dit hier que vous étiez bonapartiste...

PALMYRE.

C'est ravissant !

LE COMTE.

C'est du moins ce qu'on fait de plus nouveau dans l'opposition. (Lui donnant un petit sac tout garni de rubans.) Mais voici qui n'a point de couleur politique.

PALMYRE.

Des bonbons !

LE COMTE.

De Berthellemot, un confiseur qui a des poëtes à ses gages.

PALMYRE.

Monsieur le comte, vous finirez par me compromettre.

LE COMTE.

Vraiment !

PALMYRE, lui donnant un petit coup de sa tapisserie.

En vérité, vous êtes d'une effronterie !...

LE COMTE.

En public seulement ; mais, dans le tête-à-tête, je suis d'une timidité offensante, vous verrez !

PALMYRE.

Mais non, monsieur, je ne verrai pas.

UN CONSOMMATEUR, au fond à gauche.

Garçon, combien ?

LE GARÇON.

Douze sous, monsieur.

Pendant ces mots, le comte s'est éloigné en passant devant le comptoir et c'est du côté droit qu'il continue la conversation *.

LE COMTE, pressant.

Voyons, ma jolie Palmyre, un petit souper fin au *Rocher de Cancale*, c'est sans conséquence.

PALMYRE, avec pudeur.

Oui, joliment !

* Bellemont, Duplantier. Palmyre, le comte.

LE COMTE.

Je vous promets d'être très-réservé... au dessert, je vous lirai *Malek Adel.* (Palmyre éclate de rire.) Non, mieux que cela. Demain matin, je vous enlève, et nous allons à Vichy cacher notre bonheur.

PALMYRE, avec pruderie.

Monsieur le comte, je ne veux pas d'un bonheur qui est obligé de se cacher.

LE COMTE.

Eh bien, alors, nous l'étalerons insolemment à Tivoli, en regardant Forioso faire le grand écart.

PALMYRE, avec les regards les plus indulgents.

Je ne veux pas vous écouter, vous êtes un perfide! On assure que vous avez eu jusqu'à dix amours à la fois.

LE COMTE.

En tout cas, je vous jure que je n'ai jamais pu en élever un ; ils mouraient tous jeunes.

PALMYRE, boudeuse.

Comme c'est rassurant!

LE COMTE.

Oh! ce dernier est né viable!

PALMYRE.

Menteur!

LE COMTE, tendrement.

Vous êtes belle!

PALMYRE.

Taisez-vous!

LE COMTE.

Et je vous adore!

PALMYRE, se fâchant.

Parlez donc plus bas, au moins.

LE COMTE.

M'aimerez-vous un peu?

PALMYRE.

Non.

Elle descend du comptoir et passe devant le comte en emportant un carafon.

LE COMTE.

Quel jour serez-vous libre?

PALMYRE.

Allez-vous-en!

LE COMTE.

Mon adorable Palmyre!

PALMYRE, vivement.

Allez-vous en tout de suite ou je ne sortirai pas demain !

Elle sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, hors PALMYRE.

LE COMTE, redescendant et à part.

Toujours la même histoire ! et le cœur reste vide ! (Soupirant.) Combien donc faut-il d'amourettes pour faire la monnaie d'un amour ? (Le comte est arrivé au-dessus de la table entre Bellemont et Duplantier *. Arrivé derrière Bellemont et regardant son jeu.) Monsieur Bellemont, vous avez perdu !

Entrée d'un garçon.

BELLEMONT.

C'est ma foi vrai ! Maître Duplantier, ma revanche?

Sortie de deux consommateurs.

DUPLANTIER.

Oh ! oh ! cela va me mener bien loin.

BELLEMONT, replaçant les pièces.

Bah ! bah ! pourvu que vous arriviez pour l'enterrement de la vestale !

LE COMTE, à Duplantier.

Vous êtes à l'Opéra ?

DUPLANTIER.

Oui, le baron de Feuille m'a offert une place dans sa loge ! Je me trouve même en charmante compagnie : le fils du baron et son adorable fiancée !

LE COMTE, un peu ému.

Ah ! mademoiselle Christiane**... A propos, son père est-il toujours à Vervins?

DUPLANTIER.

Oui, pour la vente de ses propriétés... (Au comte, qui a fait un mouvement pour sortir.) Vous nous quittez ?

LE COMTE, négligemment.

Oui, je vais faire un tour à l'Opéra.

DUPLANTIER.

Attendez un moment, la neige redouble !

* Bellemont, le comte, Duplantier.

** Le comte prend le n° 3.

LE COMTE.

Oh ! il n'y a qu'un pas d'ici à la place Louvois !

DUPLANTIER.

A votre aise. Ah! dites-moi, cher comte, vous ne m'avez pas vu ! Je vais être en retard, mais j'ai mon mensonge tout prêt...

LE COMTE.

C'est entendu.

Il sort par le fond, du côté droit. — En ce moment, Cornefert, en costume de voyage, paraît à la porte de gauche, suivi d'une foule nombreuse.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CORNEFERT, puis PERSERELLE.

CORNEFERT.

D'honneur, messieurs, c'est une véritable persécution.

DUPLANTIER, bas.

Ah ! voilà notre capitaliste ! voilà Cornefert !

BELLEMONT, de même.

Voyez-vous les goujons ! La pêche sera bonne.

Ils se lèvent.

CORNEFERT, cherchant à se dégager.

Encore une fois, je voudrais pouvoir vous contenter, mais c'est impossible ! Il n'y a que cinq cents actions à dix mille francs chacune, et nous avons déjà plus de sept cents demandes ! (Vives rumeurs.) Mais, consolez-vous, messieurs, nous ferons une autre affaire.

PREMIER BOURGEOIS.

Elle ne vaudra peut-être pas celle-ci !

CORNEFERT, d'un ton singulier.

Oh ! je vous assure que si !

Duplantier et Bellemont échangent un sourire goguenard. Les bourgeois se dispersent d'un air mécontent et vont former divers groupes.

BELLEMONT, bas, à Cornefert dont il s'est approché.

Sept cents demandes déjà !

CORNEFERT, de même.

Mon cher Bellemont, vous êtes aussi bête qu'eux !

BELLEMONT.

Comment ?

CORNEFERT.

Sans doute, je fais comme les théâtres ! je me prépare un

succès d'argent. La caisse est vide, mais je refuse du monde !

BELLEMONT.

Ah ! très-bien !

Ils causent bas.

PERSERELLE entre vivement de droite, son costume est plus délabré que jamais. A part.

J'ai trouvé ma voie ! Une idée superbe ! Mais il me faut un homme d'argent. (Apercevant le groupe.) Ah ! Cornefert, sauvé ! Merci, mon Dieu ! (S'avançant vers Cornefert.) Pardon, monsieur, un mot ?

CORNEFERT.

M. Perserelle, je crois ?

PERSERELLE.

Oui, M. Perserelle ! Job Perserelle, le millionnaire de l'avenir !

Cornefert va lui tourner le dos.

PERSERELLE, changeant de côté.

J'ai une affaire superbe à vous proposer.

DUPLANTIER, à Cornefert.

Je vous laisse. A bientôt. Je cours à l'Opéra !

Il s'éloigne.

PERSERELLE.

Une affaire dans le genre de la vôtre, mais bien plus avantageuse !

Il veut le tirer à part.

CORNEFERT.

Ah ! vous pouvez parler devant monsieur ; monsieur est mon bras gauche !...

PERSERELLE.

Très-bien, monsieur, très-bien !

CORNEFERT.

Je vous écoute.

PERSERELLE.

Monsieur, j'étais né pour les vastes entreprises. Je suis un homme à larges idées, un fils de 89.

CORNEFERT.

En vérité ?

PERSERELLE.

Oui, monsieur, à preuve que je n'ai pas été baptisé !

CORNEFERT.

Mais pardon... Votre idée ?

PERSERELLE.

En deux mots, la voici : Mon Dieu, au fond, elle est fort simple!

BELLEMONT.

Ce sont généralement les meilleures...

PERSERELLE.

N'est-ce pas?... Garçon, un sorbet au marasquin. (A demi-voix.) Voilà l'affaire : Nous achetons un terrain considérable que je connais dans la plaine de Montrouge. On en demande quatre-vingt mille livres, nous l'aurons pour soixante.

CORNEFERT.

Il y a des pierres dedans?

PERSERELLE, avec orgueil.

Il n'y a rien du tout, mais... nous y mettons quelque chose.

CORNEFERT, étonné.

Comment ça?

PERSERELLE, avec modestie.

Encore une fois, l'idée est bien simple... De place en place, et dans des cavités habilement pratiquées à une certaine profondeur, nous jetons adroitement quelques parcelles de minerai de cuivre.

CORNEFERT, étonné.

Hein?

PERSERELLE, répétant.

De cuivre! Un beau jour, nous faisons pratiquer des sondages, en présence des nombreux actionnaires que nous aurons récoltés, une société se forme, nous lui vendons le droit d'exploitation quinze cent mille livres haut la main!... et après...

CORNEFERT, faisant le geste de filer.

Après... haut le pied!

PERSERELLE.

Vous m'avez compris!

CORNEFERT.

Pardon! pardon! mais ceci est une filouterie. (Sur un geste de Perserelle.) Nous ne nous arrêterons pas, si vous le désirez, à cette considération!

PERSERELLE.

Oui, glissons! glissons!

CORNEFERT.

Mais il y a des entraves auxquelles vous n'avez pas songé.

PERSERELLE.

Des... entraves?

CORNEFERT.

Placées par la loi, sur la route des hommes d'imagination tels que vous, et il y a justement sur le sujet que nous traitons une certaine loi de 1810.

PERSERELLE.

En vérité!

CORNEFERT.

Titre III, monsieur, titre III.

PERSERELLE.

Titre III ?

CORNEFERT.

Je l'ai beaucoup étudié : « Nul ne pourra faire des recherches pour découvrir des mines, enfoncer des sondes ou tarières, etc., etc., que du consentement du gouvernement.

PERSERELLE.

De quoi se mêle-t-il donc?

CORNEFERT, continuant.

« On devra adresser une demande en concession au préfet, laquelle demande sera affichée pendant quatre mois. »

PERSERELLE.

Vous m'étonnez...

CORNEFERT.

« Au bout de ce temps, le préfet, sur l'avis de l'ingénieur des mines, donnera son avis à son tour au ministre de l'intérieur.»

PERSERELLE.

Que d'histoires! C'est pitoyable!

CORNEFORT.

«Puis, par un décret impérial, délibéré en conseil d'Etat, il sera statué. »

PERSERELLE, indigné.

Mais c'est inique, révoltant! mais les lois gênent l'industrie! Encore une illusion perdue ! une carrière brisée! (Avec force.) Ah ! mais je ne me laisserai pas abattre ! Je trouverai autre chose de plus fort! Je ne veux rien avoir à me reprocher. (Il s'assied à la table de droite.) Garçon, un verre de punch.

ANDRÉ, lui présentant un papier.

Voilà monsieur.

PERSERELLE.

Qu'est-ce que cela ?

ANDRÉ.

Votre note, monsieur.

PERSERELLE, avec hauteur.

Il me semble que je ne l'ai pas demandée.

4

ANDRÉ.

Depuis un mois, non monsieur, et c'est pour cela que...

Il la lui présente de nouveau.

PERSERELLE, avec colère et la lui arrachant, à part.

Je ne remettrai jamais les pieds ici!

Il sort noblement.

SCÈNE V

LES MÊMES, hors PERSERELLE.

BELLEMONT, à Cornefert qui avait été repris par les bourgeois, et en lui désignant Perserelle qui s'éloigne.

Dites donc, les grandes audaces se rencontrent.

CORNEFERT.

Plait-il?

BELLEMONT, bas.

Dame! au cuivre près, son idée est la vôtre.

CORNEFERT.

Permettez, monsieur Bellemont, dans mes mines, il y a véritablement de la houille!

BELLEMONT, de même.

Oh! si peu! (Par réflexion.) Mais, au fait, j'y songe! La loi est la même pour tous, et les entraves que vous signaliez à Perserelle?

CORNEFERT.

Ces entraves n'existent plus pour nous.

BELLEMONT.

Comment donc avez vous fait?

CORNEFERT.

Vous le saurez plus tard, mais il ne faut pas laisser refroidir les moutons. Je vais souper aux *Provençaux*, les grandes fortunes sont là! Je tendrai mes filets! Quant à vous, allez au *Cercle des Étrangers*, il y a grand gala ce soir Clotilde de l'Opéra doit y être. Promettez-lui deux actions, elle nous en placera vingt! Allez, Bellemont, à tout à l'heure.

Ils sortent chacun d'un côté.

Le comte de Malnoé et Estelle de Maurienne entrent par le fond. En ce moment, le café est absolument vide de consommateurs. André est absent et les garçons dorment la tête sur les tables.

SCÈNE VI

LE COMTE, ESTELLE, puis PALMYRE.

Madame de Maurienne est en grande toilette, le comte lui donne le bras Ils entrent de droite. Estelle boîte légèrement.

LE COMTE, à Estelle qui semble marcher avec peine.

Appuyez-vous sur mon bras, ma belle la Vallière !

ESTELLE, le comte lui présente une chaise qu'il avance devant la table de droite.

Maudit verglas ! maudit faux pas ! C'est la Vestale qui m'a porté malheur ! très-certainement. Ce que c'est pourtant que le mauvais exemple! (Regardant autour d'elle.) Mais où sommes-nous donc ?

LE COMTE, lui montrant les garçons endormis.

Dans le palais de la Belle au bois dormant pour le quart d'heure, quart d'heure pendant lequel on pourra chercher et retrouver votre carrosse.

ESTELLE.

Moi, dans un pareil lieu ! ah ! c'est bien votre faute, par exemple ! Vous aviez l'air si malheureux dans votre fauteuil. J'ai eu pitié de vous, moi, j'ai voulu vous distraire et je vous ai prié de m'emmener !

LE COMTE, riant.

Ajoutez que vous brûliez du désir de connaître cet Olympe en goguette que l'on nomme le Palais-Royal.

ESTELLE.

C'est vrai. (Riant.) C'est drôle, la vie ! Mais que je vous regarde donc un peu ! Il me semble qu'il y a dix ans que je ne vous ai vu.

LE COMTE, s'asseyant.

A propos ! Pourquoi donc ne vous a-t-on rencontrée nulle part depuis ?...

ESTELLE.

La nuit des adieux ! Ah ! c'est que le lendemain même, mon cher comte, je suis allé m'ensevelir au fond de l'Ecosse. Quelle vie ! cinq mois de solitude. Ma foi, j'ai trouvé que si j'avais commis des fautes, je les avais, par cet exil, suffisamment expiées. Alors, je me suis donné l'absolution, j'ai fait mes malles, et me voilà !

LE COMTE.

Que faisiez-vous donc là-bas ?

ESTELLE.

Je vous oubliais, monsieur. (Le comte se lève et remet sa chaise près de la table du milieu.) Oh ! à cette heure que tout est fini et qu'une barrière insurmontable nous sépare, je puis bien vous l'avouer... (Changeant de ton.) Vrai, comte, je vous aimais follement !

La comtesse, en disant ces mots, a passé devant le comte.

LE COMTE.

Soyez franche. Vous ne m'avez pas tout à fait oublié ; tout à l'heure votre bras tremblait.

ESTELLE.

Tiens, j'avais cru que c'était le vôtre.

LE COMTE.

Eh bien, oui, je l'avoue, tout à l'heure mon cœur a bondi au contact de ce bras charmant qui effleurait ma poitrine, et le son de votre voix m'a rappelé la chanson d'amour trop vite interrompue !

ESTELLE, troublée, se remettant tout à coup.

Le lieu est mal choisi pour un nouveau couplet.

LE COMTE, très-bas.

Oui, vous avez raison... Eh bien, demain...

ESTELLE, faiblement....

A quoi bon ?

LE COMTE, bas et suppliant.

Estelle ! (Moment de silence. Palmyre est rentrée. En apercevant madame de Maurienne et le comte, elle s'arrête et écoute sans être vue.) Est-ce promis ?

ESTELLE, de même.

Mais la barrière insurmontable ?...

LE COMTE.

Que vouliez-vous donc dire tout à l'heure ?

ESTELLE.

N'êtes-vous pas marié ?

LE COMTE.

Moi ?... mais non !

ESTELLE, étonnée.

Eh bien, et... Christiane ?...

LE COMTE.

Mademoiselle Christiane !... Elle épouse dans un mois le fils du baron de Feuille.

ESTELLE.

Vous avez donc été repoussé ?

LE COMTE.

Je n'ai pas été accueilli.

ESTELLE, dont le ton change peu à peu.

Racontez-moi donc...

LE COMTE.

Laissons ce sujet, de grâce.

ESTELLE.

Non... non... je suis votre amie, et je veux tout savoir... Parlez...

LE COMTE.

Je pensais qu'un premier amour n'aurait pas laissé de profondes racines dans le cœur de Christiane, mais je me trompais. Henri est revenu, les projets d'union ont été renoués, et...

ESTELLE, d'un ton de compassion comique.

Ah ! mon ami, vous avez dû bien souffrir !

LE COMTE, tristement.

Oui, c'est vrai ! (Changeant de ton.) Mais près de vous, j'ai tout oublié.

ESTELLE, d'un ton singulier.

Moi qui vous croyais heureux, adoré, et au contraire... (Riant.) Ah ! ah ! ah ! vous deviez faire, chevalier, une triste figure... Ah ! ah ! pardonnez-moi, mais...

Elle rit plus fort*.

LE COMTE, très-embarrassé.

De grâce, Estelle !

ESTELLE, riant toujours.

Voulez-vous bien ne pas m'appeler Estelle ? Bon ! ma main, à présent ! Êtes-vous fou ?

LE COMTE.

Mais...

ESTELLE, lui désignant un laquais qui vient de paraître au fond.

Pardon, voici Jasmin qui vient m'annoncer que bêtes et gens n'ont pas péri dans la neige... et...

LE COMTE.

Vous vous souviendrez de votre promesse ?

ESTELLE, ouvrant de grands yeux.

Quelle promesse ?

LE COMTE.

Ne m'avez-vous pas fait espérer que je pourrais vous revoir ?

ESTELLE.

Ah ! oui, oui; eh bien ! mais... nous nous reverrons aussi... je l'espère... dans le monde !

* Palmyre, le comte, Estelle.

LE COMTE.

Dans le monde!... Mais j'avais cru...

ESTELLE.

Restons amis.

LE COMTE.

Amis!

ESTELLE.

Écoutez, mon cher comte, vous êtes un vaincu de l'amour, et assurément, je le déplore! mais...

LE COMTE.

Mais?...

ESTELLE.

Je suis trop jeune encore pour consoler les vaincus.

LE COMTE, s'inclinant.

Ainsi soit-il!

PALMYRE, qui a tout entendu.

Ah! je comprends tout!

LE COMTE, offrant son bras à Estelle.

Vous me permettez du moins de?...

ESTELLE.

Non, merci! je suis guérie! (Appuyant.) tout à fait guérie. Adieu, comte!

En remontant.

LE COMTE.

Vous vous repentirez de ce que vous faites aujourd'hui.

ESTELLE, raillant et avec intention.

Comment donc! mais je m'en repens déjà!

Elle lui fait une révérence et s'envole.

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors ESTELLE*.

Le comte est resté d'abord tout décontenancé, puis tout à coup il semble prendre son parti.

LE COMTE, pirouettant à part.

Bah! Palmyre après tout est bien aussi jolie! (L'apercevant.) Ah! c'est vous, chère Palmyre!

* Palmyre, le comte.

PALMYRE, d'une voix sourde.

Pardon, monsieur le comte ! mais je suis encore trop jeune pour consoler les vaincus !

Elle passe fièrement en foudroyant le comte d'un regard et sort par la gauche. — André revient.

LE COMTE, éclatant de rire et se frappant la poitrine.

Vœ victis ! vœ victis * !... Où puiser l'oubli maintenant ? Où ? Dans l'ivresse, parbleu ! (à André.) Fils d'Hébé, grise-moi !

ANDRÉ **.

Que servirai-je à M. le comte ?...

LE COMTE.

Tout ce que tu voudras. L'important est que je ne sorte d'ici qu'ivre-mort !

Il s'installe devant une table et prend une gazette au hasard.

ANDRÉ, riant.

Je vais vous apporter ici plusieurs échantillons, M. le comte choisira !

Il remonte et se rencontre avec Forestier qui arrive de droite, aussi en costume de voyage.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FORESTIER.

FORESTIER, à André.

M. Duplantier est ici, m'a-t-on dit ?

ANDRÉ.

Il n'y est plus, monsieur, mais il doit revenir.

LE COMTE, qui s'est installé devant une table, relevant la tête.

Eh bien, André ? (Apercevant Forestier et allant à lui.) Le général de retour ! Vous cherchez quelqu'un *** ?

FORESTIER, lui donnant la main.

Oui, Duplantier, et puisque vous voilà, je l'attendrai en votre compagnie.

Il se laisse tomber sur un siége.

LE COMTE.

Vous semblez brisé de fatigue ?

* André, le comte.

** Le comte, André.

*** André, le comte, le général.

FORESTIER, fiévreusement.

Je le suis en effet.

LE COMTE.

Etes-vous venu de là-bas tout d'une traite ?

FORESTIER.

Ma foi, à peu près ! (André apporte des flacons qu'il dépose sur la table à gauche.) Et tenez, depuis vingt-quatre heures, je n'ai rien pris !

LE COMTE.

Mais alors, André va sur-le-champ...

FORESTIER, l'arrêtant.

Non, c'est inutile ! Je ne saurais... j'ai la fièvre... un verre d'eau seulement !

LE COMTE, à André.

Tu entends ? (Regardant Forestier.) Mais qu'avez-vous donc, général ?

FORESTIER, s'efforçant de sourire.

Je n'ai rien... rien du tout... Mais... dites-moi !... ma fille?...

LE COMTE.

Elle est à l'Opéra, avec le baron de Feuille et...

Il s'arrête.

FORESTIER, ému.

Elle s'amuse ! tant mieux ! (Lui serrant convulsivement les mains.) Ah ! je suis bien heureux de vous revoir, allez !

André a apporté une carafe d'eau, Forestier se verse.

LE COMTE, l'empêchant de boire.

Oh ! quelques gouttes de kirsch, au moins !

FORESTIER.

Hein ? oui... comme vous voudrez...

LE COMTE.

Voyons, un semblable trouble... Il vous est arrivé quelque chose.

FORESTIER, avec un rire forcé.

Mais non... ma pâleur... cette surexcitation viennent uniquement de ce que j'ai l'estomac vide... et le cœur plein...

Il a vidé son verre.

LE COMTE, avec chaleur.

Allons ! confiez-moi vos ennuis, cela vous soulagera toujours un peu.

FORESTIER, luttant.

Mais je n'ai rien, vous dis-je, je vieillis, voilà tout ! (Il s'est relevé, de plus en plus ému.) Mais parlons de vous, d'abord !...

Peut-être, après cela, vous parlerai-je de moi !... (Mouvement du comte. Il lui serre la main.) Où en êtes-vous ?

LE COMTE.

Toujours au même point! Le gouvernement est assailli de demandes; j'ai des droits, il est vrai, mais ce n'est pas encore le moment de compter avec les maîtres; je patiente donc, et en attendant, j'hypothèque la reconnaissance royale!...

FORESTIER, lui serrant la main.

Maintenant qu'il m'est bien prouvé que vous ne pouvez pas me tirer d'affaires *...

LE COMTE.

C'était donc pour cela que?... Ah! c'est mal !

FORESTIER.

Que voulez-vous! je suis un Huron! (Il a vidé son verre d'un trait l'ayant rempli une seconde fois en causant. Reposant son verre vide.) Qu'est-ce que c'est que ça? Ah! cette fois, vous m'avez mis trop de kirsch, mon ami.

LE COMTE, en passant devant le général et en se mettant de l'autre côté de la table.

Mais je ne vous en ai pas mis du tout, au contraire. (Soulevant un flacon.) Ah! je comprends! vous vous êtes trompé!

FORESTIER.

Oui... ah ! c'est terriblement fort! je n'en ai jamais tant bu en une journée, même en campagne... c'est de la lave que j'ai avalée là !

LE COMTE.

Voulez-vous que?...

FORESTIER.

Non, non... ce ne sera rien.

LE COMTE.

Eh bien, voyons, mon ami... quels sont ces chagrins, dont vous me parliez tout à l'heure?

FORESTIER, lui serrant la main avec une expression douloureuse.

J'arrive de là-bas!

LE COMTE.

Eh bien?

FORESTIER.

Eh bien, mon gérant a disparu... et ce misérable Lemeuley n'avait rien exagéré! Un fermier des environs m'a mis au courant des horribles déprédations dont j'ai été la victime... Ils n'avaient rien entretenu, et s'étaient fait donner, par mon notaire, des quittances d'entretien, ils avaient pris à la terre et ne lui avaient rien restitué. Ils avaient laissé le vent, les ronces et la pluie ronger et dégrader tout! Nos plaines même, ces plaines si fertiles et si riches autrefois, ne sont

plus aujourd'hui que des champs de sable et de... (Passant la main sur son front.) Ah! c'est bizarre! je ne sais pas ce que j'ai!...

LE COMTE.

Vous voyez bien que...

Mouvement du comte.

FORESTIER.

Non! (Se surmontant.) C'est passé.

A partir de ce moment, on devine dans les gestes et dans la voix du général, un commencement d'ivresse.

FORESTIER, continuant,

Voilà ce que, moi mort, la pauvre Christiane aurait trouvé en remettant le pied sur le seuil paternel... Enfin, grâce à eux, savez-vous ce que ces immenses propriétés qui avaient coûté si cher à ma famille, ont été vendues? cinquante mille livres, mon ami!... cinquante mille livres, tenez, les voilà! je les apporte! Et, sur cette somme, il me faudra peut-être payer encore les vérités que j'ai crachées à la face de ce Lemeuley, vous savez! J'ai perdu mon procès là-bas... Duplantier a voulu rappeler ici du jugement... et, à propos, c'est aujourd'hui qu'a dû venir l'affaire... Vous verrez que je perdrai encore! oh! je perdrai, j'en suis sûr!

DUPLANTIER, très-agité et sans le voir d'abord.

Cornefert n'est plus ici... Il faut cependant que je lui parle à l'instant même...

FORESTIER, dont la tête commence à flamber.

Et, tenez, voilà justement Duplantier, qui va nous dire*...

DUPLANTIER.

Le général!

FORESTIER.

Dites-moi, j'arrive, je ne sais rien, qu'y a-t-il de nouveau?

DUPLANTIER.

Hélas! général!

FORESTIER.

Je comprends, j'ai encore perdu. Quand je vous le disais, cela devait être, parbleu! Ah! ah! ah! la sainte loi devant Dieu que la loi des partis! *Vœ victis!* Est-ce le cri de la justice humaine? Avant de rendre ses arrêts, Thémis relève son bandeau et juge selon la cocarde.

LE COMTE, voulant calmer Forestier.

De grâce!

FORESTIER, deux fois ivre et sans l'écouter.

A l'amende, l'homme dangereux, le sauvage que les expia-

* Le comte, le général, Duplantier.

tions n'ont pas su convertir ! A l'amende, le rebelle des vingt-cinq ans, qui refuse de se faire pèlerin, qui ne hante ni la préfecture, ni l'évêché ! A l'amende, le soldat fanatique et mal pensant qui ne trinque pas au roi avec les officiers cosaques !

LE COMTE.

Taisez-vous, au nom du ciel, et pour Christiane !

FORESTIER, tombant accablé.

Oui, vous avez raison. Mais, que voulez-vous ! j'ai la tête en feu, je deviens fou, ou je suis ivre ! (Après un temps.) Enfin... je suis condamné ? à combien ?

DUPLANTIER.

Votre adversaire demandait cinquante mille livres.... Il ne lui en a été accordé que vingt mille...

FORESTIER.

Le pauvre homme !

DUPLANTIER.

Ce qui, en ajoutant les frais de toute sorte, donne un total de vingt-trois mille livres.

FORESTIER, froissant ses billets de banque.

Vingt-trois mille livres! Je tiens à vous les donner tout de suite *. (Il met le paquet sur la table à droite. Avec une recrudescence de fièvre.) Tout est contre moi. Ah ! si j'étais seul, cela me serait bien égal. Mais j'ai ma fille ! Et ce mariage, il faut qu'il se fasse, sa vie en dépend, cela m'est prouvé. Et le baron de Feuille, je le connais... Il savait comme moi le danger que courait mon enfant, et il m'a vendu son salut, me croyant encore riche ! Et maintenant voilà tout ce que j'ai. (Il reprend ses billets avec rage.) Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ?... (Se relevant tout à coup et avec un cri.) Ah ! je vais jouer !

LE COMTE, s'élançant.

Vous, général ?

FORESTIER, se raidissant contre l'ivresse.

Je vais jouer, c'est une inspiration du ciel ! Vous me guiderez, vous me conseillerez. Au fait, non : on assure que ceux qui n'ont jamais mis le pied dans ces maisons-là gagnent toujours la première fois. Je dois donc gagner. Oui, je gagnerai, je gagnerai la dot de Christiane !

LE COMTE, de même **.

Mon ami !...

FORESTIER.

Voyons, où joue-t-on le plus gros jeu ? Au *Cercle des*

* Le comte, Duplantier, Forestier.
** Duplantier, le comte, Forestier.

Etrangers, je crois? Oui, on y peut passer la nuit, là et à *Frascati*... J'irai là aussi... et puis ailleurs, et puis partout!

LE COMTE.

Je vous accompagne, alors.

FORESTIER, avec force.

Non, je vous en supplie! je veux aller seul. Allons, allons, embrassez-moi, ça me portera bonheur! Adieu, adieu!

LE COMTE, faisant un dernier effort.

Général!

Forestier l'arrête d'un geste, et sort comme un homme que la volonté seule soutient.

LE COMTE.

Ah! je dois le suivre. Je ne puis le quitter ainsi.

Il sort sur les pas de Forestier, par le fond à droite. Au même instant, Cornefert et Bellemont entrent ensemble, à gauche.

SCÈNE IX

DUPLANTIER, CORNEFERT, BELLEMONT, QUELQUES CONSOMMATEURS, ANDRÉ et LES GARÇONS.

DUPLANTIER, courant à Cornefert.

Ah! Dieu soit loué! vous voilà!

CORNEFERT.

Qu'y a-t-il donc?

DUPLANTIER.

Il y a que l'affaire est en péril!

CORNEFERT.

Que voulez-vous dire?

BELLEMONT.

Parlez!

DUPLANTIER.

J'arrive de l'Opéra; en traversant le foyer pendant un entr'acte, et comme je passais auprès d'un groupe où se trouvaient plusieurs de nos principaux actionnaires, et, entre autres, un des présidents du *Cercle des Étrangers*, j'ai entendu...

BELLEMONT.

Quoi donc?

DUPLANTIER, à Cornefert.

On parlait d'une fête émaillée de beautés... humaines, fête vraiment royale, que vous auriez donnée là-bas.

CORNEFERT.

J'en ai donné une en effet.

DUPLANTIER.

On ajoutait que vous aviez acheté les ouvriers, grisé les ingénieurs...

BELLEMONT.

Oh !

DUPLANTIER continuant.

Qui, à minuit, sur la présentation des échantillons de houille et sans avoir assisté au sondage, avaient fait leur rapport entre deux vins et entre deux baisers...

CORNEFERT.

Qui diable a pu leur dire tout cela ?

DUPLANTIER.

Hein ?

BELLEMONT.

C'est donc vrai ?

CORNEFERT.

De point en point !

BELLEMONT, avec enthousiasme.

O grand homme ! Il est en avance de cinquante ans sur son siècle !

CORNEFERT, à Duplantier.

Que disait-on encore ?

DUPLANTIER, cherchant.

Attendez !... Ah ! j'ai entendu prononcer le mot d'enquête.

CORNEFERT, devenu sérieux.

Ah ! je n'aime pas ce genre de formalités. Le danger est grand, je dois en convenir ; mais rien n'est désespéré encore, et nous ne périrons pas, car je conduis la barque.

DUPLANTIER.

Mais que faire ?

CORNEFERT.

Etouffer ce bruit à sa naissance, convaincre les incrédules, ranimer chez les autres la confiance près de s'éteindre ! et, pour cela, il faut que, d'ici à vingt-quatre heures, nous ayons à la tête de l'affaire et comme président du conseil d'administration *...

* Duplantier, Cornefert, Bellemont.

BELLEMONT ET DUPLANTIER.

Qui donc ?

CORNEFERT.

Eh parbleu ! Le merle blanc ! le *rara avis !* un nom sans tache ! Un honnête homme, enfin !

BELLEMONT.

Cherchons dans nos connaissances !

CORNEFERT, haussant les épaules.

Nous n'avons pas de temps à perdre.

DUPLANTIER, se frappant le front.

Je tiens notre homme ! Nom sans tache ! honneur exagéré ! vertu antique ! le général Forestier !

CORNEFERT, bondissant.

Bien trouvé !

BELLEMONT.

Mais il n'acceptera pas quand il saura...

DUPLANTIER.

Peut-être !

CORNEFERT.

Comment ?

DUPLANTIER.

Il a perdu à cette heure, les trois quarts de sa fortune.

CORNEFERT.

Et le quatrième quart ?

DUPLANTIER.

Il le risque dans ce moment à la roulette ou au trente-et-quarante.

CORNEFERT.

O providence ! Il va perdre jusqu'à son dernier sou ; après, on pourra parler d'affaires. Duplantier courez tous les tripots, rejoignez notre homme, et revenez ici me dire ce qui se sera passé.

DUPLANTIER.

C'est dit !

Il sort vivement.

CORNEFERT, à Bellemont.

Quant à vous, vite à l'imprimerie ! Il faut que les gazettes de demain annoncent à tout Paris que l'entreprise des mines d'Aulnoy doit avoir à sa tête l'un des noms les plus purs de l'ère impériale. Allez, allez !

Il pousse Bellemont qui sort vivement. En ce moment, une foule de consommateurs paraît aux deux portes du fond.

SCÈNE X

CORNEFERT, ANDRÉ, CONSOMMATEURS, puis LA CHANTEUSE et ensuite LE COMTE.

ANDRÉ, criant.

La sortie des théâtres ! la sortie des théâtres !

Les garçons, qui dormaient, la tête sur les tables, se réveillent. Mademoiselle Palmyre vient reprendre sa place au comptoir. Les consommateurs se placent. Les garçons courent çà et là. La plus grande animation règne dans le café. Au milieu du tumulte. La chanteuse est entrée et a cherché une place.

LE COMTE, entrant très-agité, de droite.

C'est comme une fatalité !... en entrant à Frascati, sur les pas du général, la foule nous a séparés et impossible de le rejoindre. Je croyais le retrouver ici ! Ah ! pauvre Christiane ! Qui sait ce que l'avenir vous réserve !

En ce moment, la chanteuse, qui a accordé sa guitare, commence le premier couplet de sa romance.

LA CHANTEUSE.

I

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, ces jour
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

LE COMTE, parlant sur la ritournelle.

Encore une fille sans dot !... Pauvre petite ! Le vent et la neige ont raidi ses doigts et enroué sa guitare.

LA CHANTEUSE, continuant.

II

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne et le vieux chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

UN CONSOMMATEUR, qui a donné des marques d'impatience, tout à coup et avec colère.

Garçon !... pourquoi diable laisse-t-on entrer ici ces crécelles-là ?

ANDRÉ, embarrassé.

Mon Dieu ! monsieur...

LA CHANTEUSE, effrayée.

Je m'en vais, monsieur, je m'en vais !

LE COMTE, l'arrêtant *.

Non pas ! (Au consommateur.) Monsieur, je le vois bien, n'aime pas la musique ?

LE CONSOMMATEUR, brutalement.

Non, monsieur.

LE COMTE.

Il y a moyen de tout concilier. (Au garçon.) André, portez le sorbet de monsieur dans le jardin.

LE CONSOMMATEUR.

Monsieur !

Il prend son chapeau et sort précipitamment par le fond à gauche. Le comte, qui a suivi pendant quelques pas le consommateur, revient au milieu du théâtre, près de la chanteuse.

LA CHANTEUSE, à demi-voix.

Merci, monsieur le comte. (Celui-ci fait un mouvement.) Vous ne me reconnaissez pas ? mais, moi, je me souviens bien de vous qui, un soir, m'avez défendue contre des hommes qui me brutalisaient.

LE COMTE.

Vraiment !... j'aurais fait cette bonne action ? (La regardant mieux.) Mais... attendez donc !.. oui, je me souviens ; je vous avais même donné mon nom, en vous engageant à avoir recours à moi dans les jours de détresse. Ils ne sont donc pas venus ?

LA CHANTEUSE.

J'ai toujours eu assez pour moi, monsieur, je suis seule au monde.

LE COMTE.

Ah ! pauvre enfant ! et votre mère, et votre père ?

LA CHANTEUSE.

Ma mère, je ne l'ai pas connue... Mon père, il m'a quittée un jour en pleurant, et je ne l'ai pas revu. J'habitais alors aux environs de Verdun. Ne recevant plus d'argent, les fermiers

* Le comte, la chanteuse.

qui me gardaient m'ont rendu la vie si dure, que j'ai voulu mourir !... Un soir, je me suis sauvée et j'ai couru sur les bords de la Meuse; là, le courage m'a manqué ; alors, j'ai marché bien des jours, au hasard !.. enfin, je suis arrivée à Paris, et, depuis ce temps-là, je chante pour vivre.

LE COMTE, ému.

Chère petite !

Il veut lui donner sa bourse.

LA CHANTEUSE, vivement et d'un air suppliant.

Oh! non.

Elle se recule.

LE COMTE, étonné.

Vous refusez ?

LA CHANTEUSE, avec embarras.

Je... je vais chanter dans le salon voisin... Je reviendrai.

Elle passe derrière la table du milieu.

LE COMTE, insistant.

Quelle fierté...

LA CHANTEUSE.

Je reviendrai...

Elle entre vivement à gauche. Forestier paraît au fond à droite.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FORESTIER.

Il entre chancelant et dans le plus grand désordre.

CORNEFERT, à part*.

Le voilà !

LE COMTE, qui allait suivre la chanteuse, apercevant le général.

Le général ! enfin !

Il court à lui.

FORESTIER, à demi-voix en lui montrant une liasse de bons et de billets.

J'ai gagné ! considérablement gagné !

CORNEFERT, avec rage.

Il a gagné !

FORESTIER.

J'ai la dot de Christiane ! (Riant.) C'est incroyable !... mais

* Cornefert, le comte, Forestier.

cela est ! (Se laissant tomber sur une chaise à droite.) Ah ! excusez-moi, mais je ne me soutiens plus. Je ne sais pas comment cela s'est fait, j'avais la tête perdue... J'allais d'une table à l'autre... jetant de l'or partout, au hasard, et à chaque instant de tous les côtés, on me tendait des liasses de billets de banque... et... instinctivement je les enfouissais dans mes poches, partout !... (Très-gris.) En ce moment, une voix à résonné à mon oreille : « Allez-vous-en ! » disait la voix... et en même temps, une main m'arrachait au tapis vert... Je me suis laissé conduire, je suis arrivé à la porte... et je suis parti !... (Riant.) Par exemple, je ne sais plus comment je suis revenu ici... O ma Christiane chérie ! J'ai ta dot, tu vivras, tu seras heureuse !

La ritournelle de l'air suivant a commencé dans le salon voisin, mais bien en sourdine. Aux derniers mot de Forestier, la voix de la chanteuse, accentuée, retentissante, entonne les premières mesures de la chanson russe du 2e acte.

Pendant le chant, le comte a écouté le 1er couplet appuyé sur le comptoir. Il écoute le second couplet assis près de la table à gauche le dos tourné au public.

RONDEAU

Musique d'Artus.

I

L'enfant
Attend
Un doux baiser du père.
Zéphirs légers,
Soyez ses messagers.

Il s'en alla
Triste naguère,
Il reviendra
Quand Dieu voudra.

Forestier, étonné d'abord et comme ne comprenant pas, prête enfin une oreille attentive au refrain de la chanson; puis, tout à coup et comme s'il se souvenait, il pousse un cri.

FORESTIER.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que je rêve ?

La chanson continue.

FORESTIER, qui se dégrise peu à peu.

Mais cette chanson, c'est celle de la fille du comte !... Olga est morte cependant !... Ah ! j'y songe ! cette chanson est devenue populaire sans doute, et... cette fille l'aura apprise

par hasard... Mais cependant il me semble que c'est bien la voix de l'autre.

En parlant ainsi, il est allé jusqu'à la porte du second salon. Il recule alors avec une sorte d'effroi.

FORESTIER.

C'est elle ! c'est elle !

LA CHANTEUSE.

II

Quand finira
La grande guerre,
Vers son Olga
Il volera.

L'enfant
Attend
Un doux baiser du père.
Zéphirs légers,
Soyez ses messagers.

FORESTIER, accablé, parlant sur la chanson.

C'est elle !... mais qu'est-ce que je vais faire, alors ? est-ce que je vais dépouiller Christiane ?... est-ce que je vais encore une fois ruiner les espérances de mon enfant ? Oh ! non, non... (Après un temps et avec désespoir.) Cependant... cet argent ne m'appartient pas ! il est à elle !... à elle qui mendie ! (Applaudissements dans le salon à gauche.) Mais, encore une fois, cet argent, si je le restitue.. Christiane n'a plus rien... on la repousse et le chagrin la tue !... (Avec égarement.) Voleur ou assassin ! il faut choisir ! Oh ! partons, fuyons !

Il remonte vers la porte à droite. A la fin du 2e couplet, Cornefert est remonté au fond. En ce moment, la chanteuse paraît, sa corbeille à la main.

Forestier s'arrete sur le seuil, comme retenu par une force invisible.

LA CHANTEUSE, faisant sa quête.

N'oubliez pas la chanteuse, s'il vous plaît !... n'oubliez pas la chanteuse !

A chaque nouvelle prière de la jeune fille, Forestier, comme attiré vers elle, fait un pas de plus en avant, enfin il s'élance et met tout l'argent dans la corbeille de la quêteuse.

Mouvement.

LE COMTE.

Que faites-vous donc, général ?

LA CHANTEUSE, reconnaissant Forestier et avec un cri.

Le père de ma chère Christiane !.. mon second père ! ..

LE COMTE.

Mais c'est toute une fortune.

FORESTIER.

Oui, la sienne. (A la chanteuse.) La tienne, enfant ! Ton père en mourant m'a nommé son exécuteur testamentaire, je t'ai rendu mes comptes, nous sommes quittes.

CORNEFERT, avec joie, à part.

Ah !

LA CHANTEUSE, avec des larmes.

Mon père !... mon père !... (Voulant rendre l'argent.) Oh ! mais, n'importe, je ne puis accepter.

FORESTIER, l'air égaré.

C'est à toi, te dis-je. Prends, mais prends donc... L'homme a fait son devoir, ne tente pas le père. (Au comte.) Emmenez-la ! emmenez-la !

Il tombe accablé.

LE COMTE.

Je vous réponds d'elle.

Il prend le bras d'Olga qui sanglote, et la conduit à Palmyre qui est descendue de son comptoir. Palmyre la prend dans ses bras et la mène dans la salle de gauche. Le comte la suit.

CORNEFERT, haut.

C'est un trait admirable ! Tout Paris le saura demain. (A part.) Il est à nous maintenant.

FORESTIER, à lui-même.

Allons ! tout est fini, cette fois, et il ne reste plus rien au vaincu.

CORNEFERT, à part.

Si, il lui reste son honneur... (Frappant sur son gousset.) et il y a marchand à cinq cent mille livres.

ACTE QUATRIÈME

CHEZ LE GÉNÉRAL FORESTIER

Un salon carré. — Portes latérales. — Au premier plan, à droite, une cheminée avec du feu, sur laquelle se trouve une lampe allumée — Un canapé devant la cheminée. Chaises, fauteuils, etc,— A gauche, premier plan, une table. Entre la table et la coulisse un guéridon sur lequel est placée une élégante corbeille de mariage.

SCÈNE PREMIÈRE

FORESTIER, MARGUERITE.

Au lever du rideau, le général est endormi sur le canapé près de la cheminée, Marguerite entre avec précaution par la porte de gauche.

MARGUERITE, apercevant Forestier.

Je ne me trompais pas. Le général a veillé encore toute cette nuit comme les précédentes. Depuis son retour, c'est la cinquième qu'il passe ainsi... Cette fois, cependant, il a succombé à la fatigue... (Se penchant sur Forestier.) Comme son sommeil semble agité !... Ah ! une larme a coulé sur sa joue ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?...

5.

LE GÉNÉRAL, faisant un mouvement et se réveillant.

C'est toi, Marguerite ! Est-ce qu'il y a longtemps que tu es là ?

MARGUERITE.

Une minute seulement.

FORESTIER.

Dieu me pardonne!... je crois que j'ai dormi ! au fait, je dormais bien la veille d'une bataille ou d'un duel ! et... je me bats aujourd'hui, oui ; je vais me battre avec la mauvaise fortune ; et demain... peut-être je me battrai avec la misère !

MARGUERITE.

Général !...

FORESTIER.

Mais, par malheur, je ne serai pas seul à combattre; et ma pauvre Christiane !... elle était heureuse le soir de mon retour, elle revenait de l'Opéra !... Je vois cette porte qui s'ouvre... et mon enfant qui s'élance !... Sa couronne se détache et ses deux bras s'enlacent autour de mon cou... « Cher père ! Te voilà !... Enfin !... Le temps des séparation est fini !... Henri me quitte à l'instant !... demain il reviendra... et nous serons tous réunis !... et pour toujours !... » Elle me montrait sa corbeille de mariage, elle faisait mille projets ! et moi, le cœur serré, je lui disais: «Oui, oui, tout sera fait ainsi !» Car je n'avais pas osé parler !... Je n'avais pas le courage d'enlever à la pauvre innocente ses dernières heures de croyance et d'espoir !... (Il passe à gauche.) Ah ! ma pauvre Marguerite, j'ai cherché le moyen de réaliser le rêve de mon enfant (Avec égarement.) mais je n'ai rien trouvé !... rien !... C'est fini !... bien fini !... Car le bon temps n'est plus où Satan achetait les âmes !...

Cornefert est entré sans bruit par la porte de droite.

SCÈNE II

Les Mêmes, CORNEFERT.

CORNEFERT, sur le seuil de la porte.

Satan m'a vendu sa charge, général !

FORESTIER.

Comment êtes-vous entré ici, monsieur ?

CORNEFERT.

J'ai payé cet honneur vingt louis à l'un de vos gens...

FORESTIER.

Mais, monsieur...

CORNEFERT, vivement et s'avançant.

Général, les moments sont précieux. Permettez-moi donc d'aller droit au but! Je viens vous sauver!

MARGUERITE, avec joie, remontant.

Ah! mon Dieu!

FORESTIER.

Laisse-nous, Marguerite.

MARGUERITE.

Quel espoir!...

Elle sort en regardant Cornefert.

SCÈNE III

FORESTIER, CORNEFERT.

FORESTIER.

Vous venez me sauver, avez-vous dit, monsieur! Mais je ne vous connais pas!... Qui donc êtes-vous?

CORNEFERT.

Qui je suis? je vous le dirai... tout à l'heure. Laissez-moi vous dire d'abord ce que j'ai été. J'ai été un mari... vaincu; quelques esprits taquins m'appelaient autrement... J'ai été l'homme qu'une femme adorée a quitté le jour où le superflu manquait! J'ai été l'homme dont on a déserté la maison parce qu'il faisait froid à son foyer, et que le fumet de ses cuisines ne remplissait plus ses cours où poussait alors, touffue et dévorante, l'herbe de l'abandon. J'ai été l'homme dont on a volé les idées parce qu'il est trop pauvre pour acheter un brevet... l'homme qui peut mourir de faim dix fois au coin des bornes et qui, pour les gens bien mis qui passent, ne sera jamais qu'un homme ivre! J'ai été l'homme qu'éclaboussent toujours et qu'écrasent souvent les carrosses dorés des fripons ou des imbéciles... J'ai été cet homme-là jadis! Aujourd'hui, je suis un autre homme. Quand il m'a été bien prouvé qu'il fallait être riche, dût-on ramasser sa fortune dans la boue et dans la fange, j'ai gratté de mes doigts les ruisseaux parisiens; j'ai flatté l'orgueil des grands, exploité la sottise des petits, ... adulé le vice de ceux-ci, exalté la bassesse de ceux-là...

j'ai fait ma moisson, et maintenant on ne m'écrase plus, c'est moi qui écrase les autres.

FORESTIER, froidement.

Et après? Que me voulez-vous?

CORNEFERT.

Je vous l'ai dit : Vous sauver du désespoir, vous sauver de la ruine...

FORESTIER, de même.

Je ne vous comprends pas. Je n'ai besoin des services de personne.

CORNEFERT, haussant les épaules.

Allons donc !

FORESTIER.

Monsieur!

CORNEFERT.

Depuis cinq jours, muet, invisible, je marche dans votre existence. Je l'ai suivie pas à pas, heure par heure! minute par minute. Vous avez frappé à la porte de tous ceux que vous aviez obligés jadis ; leur gratitude était sortie, vous avez trouvé porte close! on a appris votre ruine, et les fournisseurs ont subitement envahi votre antichambre ; il s'agissait de payer le nid qui devait abriter les amours de la nouvelle épouse. Vous avez demandé un délai, ce délai expirera tout à l'heure, et, comme vous ne pourrez pas payer le nid, on en remportera la mousse, et les pauvres amours seront sur le pavé. Est-ce vrai?... Oui, vous le savez bien, et c'est pour cela que, cette nuit, vous sondiez avec effroi les profondeurs de l'abîme vers lequel vous vous sentez glisser sans espoir de vous retenir, car vous vous souvenez du mot de l'empereur : « On peut s'arrêter quand on monte, mais jamais quand on descend.»

FORESTIER, accablé, s'assied près de la table à gauche.

C'est vrai! c'est vrai!

CORNEFERT, s'approchant de Forestier et à demi-voix.

J'ai un marché à vous proposer! Cinq cent mille francs pour vous, sans rien risquer. On pourra tout au plus vous accuser de négligence. Moi seul serai responsable, et je me charge de me tirer d'affaire. (Forestier le regarde fixement sans parler., Continuant.) Cinq cent mille francs à gagner!... Vous me comprenez bien?... Et... moins exigeant que le diable, mon patron, je ne vous demanderai pas votre âme pour cela... Je me contenterai de votre signature. Un simple trait de plume... et...

FORESTIER, se relevant précipitamment.

Qu'est-ce que vous dites?... Attendez donc... (Il passe et va à la cheminée. — Prenant un journal.) Ah! je comprends! (Lisant.)

« Pour toute réponse aux bruits calomnieux que la malveillance n'a pas craint de répandre sur la magnifique entreprise des mines d'Aulnoy, nous donnerons demain le nom du président de notre conseil de surveillance, l'un des noms les plus purs de l'ère impériale...

« *Signé*, JEAN CORNEFERT.»

Il s'arrête et interroge Cornefert du regard.

CORNEFERT, s'inclinant.

Ce nom-là, c'est le vôtre, général.

FORESTIER, lui montrant la gazette.

Et ce Jean Cornefert ?...

CORNEFERT.

C'est moi !

FORESTIER.

Vous? .. Et vous avez osé vous introduire chez moi !... presque avec effraction !... pour me proposer ce pacte infâme !... Car c'est une infamie que vous me proposez là*.

Il reprend sa place à gauche.

CORNEFERT.

J'y mets le prix, du moins, convenez-en !

FORESTIER.

Misérable !...

CORNEFERT.

Ah ! pour Dieu, général, laissez là vos grands mots d'un autre âge...

FORESTIER.

Quoi !... vous osez encore ?

CORNEFERT.

Ce n'est point une infamie que je vous propose... et l'on n'est pas un misérable, aujourd'hui, pour savoir profiter de la bêtise humaine. (Mouvement de Forestier.) Oh ! vous aurez beau faire, allez, les habiles l'emporteront toujours. !

FORESTIER.

Les habiles ?... Oui, c'est-à-dire, n'est-ce pas ?... les pirates du succès dont le pavillon couvre la marchandise volée. Je ne suis pas de ces gens-là, sortez !

Il s'assied près de la table.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, au fond.

M. le baron de Feuille !

FORESTIER, à part.

Le baron !... Oh ! je vais tout lui dire !... et il me sauvera peut-être...

CORNEFERT, à part.

Je ne crois pas, et j'attends.

Il disparaît à droite.

SCÈNE V

CORNEFERT, LE BARON, FORESTIER.

Cornefert est au fond à droite et écoute sans être vu. Le baron est entré. Le général lui avance un siége.

FORESTIER, avec empressement.

Monsieur le baron, veuillez....

LE BARON, refusant.

Mille grâces ! je ne reste qu'un instant... je désire seulement vous féliciter, monsieur... (D'un ton singulier.) sur le trait sublime que l'on vous a justement attribué, et dont, en ce moment, s'occupe tout Paris.

FORESTIER, étonné.

Mais je n'ai fait, je crois, que ce que l'honneur m'ordonnait de faire, ce que tout autre aurait fait à ma place.

LE BARON, de même.

Non pas, non pas. Et il y aurait vraiment trop de modestie de votre part à vouloir que l'on jugeàt ainsi une action semblable !... Vous y avez d'autant plus de mérite qu'il y allait de l'avenir...(Appuyant.) de la vie de votre enfant... Mais... votre mâle vertu a parlé plus haut que les sentiments paternels, plus haut que la voix du sang !... et vous n'avez pas hésité à dépouiller votre fille pour enrichir une mendiante... Cela est admirable, monsieur, et digne en vérité des plus grands hommes de Plutarque !..

FORESTIER.

Est-ce une raillerie, monsieur ?

LE BARON.

Une raillerie ?.. Non pas... Et je vous admire, vous dis-je... Je vous admire enfin comme on doit admirer... tout ce qui

est au-dessus de soi. Car je suis bien forcé ici de reconnaître mon infériorité, et je suis forcé aussi d'avouer, à mon grand regret, que nous ne sommes pas dignes d'entrer dans votre famille.

FORESTIER.

Que dites-vous?...

LE BARON.

Je me rends bonne justice, général, un homme tel que moi aurait mauvais air à côté d'un homme tel que vous; ni mon fils ni moi ne sommes dignes de nous asseoir sous le toit du juste, et, pour éviter le courroux des dieux lares, nous secouons aujourd'hui sur votre seuil la poussière de nos sendales.

Il salue et sort.

SCÈNE VI

CORNEFERT, FORESTIER.

A la sortie du baron, Cornefert a quitté sa cachette et est resté sur le seuil de la porte.

FORESTIER, un moment anéanti, tout à coup et avec un éclat terrible.

Le coup de pied du baron de Feuille !... allons!... allons!... c'est complet !... (Traversant le théâtre.) La sanglante ironie !... Et l'on s'étonne que tant de gens quittent le commerce de la vertu quand la vertu est payée de cette monnaie ?... (Apercevant Cornefert qui s'avance vers lui le sourire aux lèvres.) Ah ! vous êtes resté ?... Décidément, vous connaissez la vie... vous savez que sonnera tôt ou tard l'heure de la défaillance pour la vertu lassée, insultée et meurtrie!... Et vous attendez patiemment !... Vous n'aurez pas attendu en vain !... Touchez là, je suis des vôtres !... Je veux la place d'honneur au grand banquet des apôtres du mal... (Traversant devant Cornefert.) Qu'on me passe la coupe où l'on boit toute honte ! Cinq cent mille francs pour une signature, avez-vous dit ?... Eh bien, voyons !... Où est l'acte à signer ?... où est la plume qui signe ?... où sont tous les moutons que nous avons à tondre ?

CORNEFERT.

Près d'ici sans doute.

FORESTIER, étonné.

Près d'ici ! comment cela ?

CORNEFERT.

Mon Dieu ! pardonnez-moi, général !

FORESTIER, après un mouvement

Appelez-moi, monsieur...

CORNEFERT, continuant.

Mais... croyant pouvoir compter sur votre adhésion, j'avais donné rendez-vous... à nos moutons, ici-même, à midi sonnant...

Midi sonne à la pendule et l'on entend une sourde rumeur.

CORNEFERT.

Et tenez !... ils ne sont pas en retard, car les voilà déjà qui bêlent !

MARGUERITE, paraissant au fond.

Général... il y a là plusieurs...

FORESTIER, plus fiévreux que jamais.

Oui, oui, je sais... je sais... Introduisez tout le monde... (A Cornefert.) Finissons, et dépêchons-nous.

Marguerite ouvre la porte à la foule des actionnaires.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LES ACTIONNAIRES, puis CHRISTIANE.

FORESTIER.

Messieurs, soyez les bienvenus ! (Appelant.) Marguerite ! des siéges !... (Aux autres.) Ah ! ah ! vous êtes exacts, messieurs; c'est bien ! L'exactitude est la politesse des rois... et des actionnaires...

PREMIER ACTIONNAIRE, s'avançant.

Général, nous avons lu dans les gazettes...

FORESTIER, l'interrompant et lui tendant un journal.

Oui... oui... monsieur... je sais.., Tenez, voici l'article.

PREMIER ACTIONNAIRE.

Vous le connaissez ?... Alors... c'est pour nous un article de foi !

FORESTIER, d'un ton singulier.

Comment donc !

CORNEFERT, s'avançant vivement.

Oui, messieurs, oui. M. le général Forestier a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de notre con-

seil... Cela en dit assez, je pense ?.... Et je ne crois pas avoir rien à ajouter.

TOUS, d'un ton approbateur.

Non, non... rien... rien...

PREMIER ACTIONNAIRE, qui a pris un dossier des mains de Cornefert, et au général.

Monsieur, veuillez mettre votre nom, seulement, en tête de cet acte de société... et ces messieurs et moi, en qualité de principaux actionnaires, nous vous assurons qu'avant huit jours, la souscription sera entièrement couverte...

CORNEFERT, bas, à Forestier qu'il fait passer à gauche.

Signez !... signez !...

FORESTIER, comme ivre.

Oui... oui... où est l'acte ?... Ah ! donnez !... donnez !...

Cornefert a placé l'acte sur une table et tend la plume à Forestier.

FORESTIER, qui s'est mis en devoir d'écrire, écrasant tout à coup la plume sur le papier, puis repassant à droite.

Eh bien, non ! non !... je ne peux pas !... mon cœur et ma main s'y refusent... je ne peux pas !... je ne peux pas !

Mouvement.

CORNEFERT, bas.

Prenez garde !... la misère est là !...

FORESTIER, à lui-même.

La misère !...

CORNEFERT, de même.

Vous mourrez sur la paille !...

FORESTIER.

Eh bien, fumier pour fumier !... j'aime mieux celui de Job !

Christiane a paru sur le seuil de la chambre de gauche, étonnée à la vue de tout ce monde.

FORESTIER, s'élançant vers elle et l'étreignant avec transport.

Mon enfant !... toi aussi, tu mourras de chagrin et de misère !... mais tu mourras du moins sur le cœur d'un honnête homme !

CHRISTIANE, émue.

Mon père !

FORESTIER, avec des larmes.

Ton père !... oui... mais un mauvais père !... D'un seul

mot, je pouvais te faire riche encore, et ce mot, j'ai refusé de l'écrire !... Je n'ai pas eu le courage de me déshonorer pour toi !...

CHRISTIANE, avec exaltation.

Tu as bien fait, mon père !... oui... tu as bien fait... Je t'approuve... et je t'admire !...

FORESTIER, sa fille dans ses bras, et avec orgueil, à Cornefert.

Ah ! ah ! vous l'entendez ?... (Il passe devant Christiane.) Eh bien, dites, dites !... est-ce que ce cri sublime arraché au cœur de ma fille ne vaut pas tous les trésors de la terre ?

CORNEFERT, à part, haussant les épaules.

Incorrigible !

PREMIER ACTIONNAIRE, s'avançant.

Enfin, messieurs, que signifie ?...

CORNEFERT.

Eh ! cela signifie que le général Forestier est devenu fou !... (Avec audace.) L'affaire est admirable !

PREMIER ACTIONNAIRE.

Non, non, nous ne vous croyons plus. Venez, messieurs, venez.

Ils sortent.

CORNEFERT.

Mais, général...

FORESTIER.

Va-t'en; je te pardonne parce que tu as souffert; mais prends garde ! La société est implacable pour les coupables qu'elle a faits.

CORNEFERT.

Libre à vous, général, de ressusciter la poétique légende du général Bélisaire, mais prenez garde !... Le vainqueur des Goths et des Vandales serait aujourd'hui condamné en police correctionnelle, et son casque glorieux déposé au greffe comme pièce de conviction.

Il salue et sort.

FORESTIER, qui était resté abîmé dans ses réflexions, relevant enfin la tête et regardant autour de lui.

Nous voilà seuls maintenant, tout seuls... Pauvre enfant, quelle sera ta vie ?

CHRISTIANE.

Je vous la consacrerai, mon père.

FORESTIER.

Mais quand je ne serai plus?

CHRISTIANE.

Je la consacrerai à Dieu. Dieu ne repousse pas les vaincus!

FIN

Clichy. — Imp. M. Loignon, P. Dupont et Cie., rue du Bac-d'Asnières, 12.

THÉODORE BARRIÈRE

MALHEUR

AUX

VAINCUS

PIÈCE EN QUATRE ACTES



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

MDCCCLXX

Prix : 2 fr. 50

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES
DE
THÉODORE BARRIÈRE

(seul ou en collaboration)

FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS

L'Ange de Minuit, drame en 5 actes.	2 fr.	» c.
Aux Crochets d'un gendre, comédie en 4 actes.	2	»
Le Bout de l'an de l'amour, comédie en 1 acte.	1	»
Les Brebis Galeuses, comédie en 4 actes.	2	»
Cendrillon, comédie en 5 actes	2	»
Le Chic, comédie en 3 actes.	2	»
Une Corneille qui abat des noix, comédie en 3 actes. . .	2	»
Le Crime de Faverne, drame en 5 actes.	2	»
Le Démon du jeu, comédie en 5 actes.	2	»
Un Duel chez ninon, comédie en 1 acte.	1	»
Les Enfants de la louve, drame en 5 actes.	2	»
Les Fausses Bonnes femmes, comédie en 5 actes.	2	»
Les Faux Bonshommes, comédie en 4 actes	2	»
Le Feu au couvent, comédie en 1 acte.	1	50
Les Filles de marbre, comédie en 5 actes	1	50
Les Gens nerveux, comédie en 3 actes.	2	»
L'héritage de M. Plumet, comédie en 4 actes.	2	»
L'Infortunée Caroline, comédie en 3 actes.	2	»
Les Ivresses ou la Chanson de l'amour, comédie en 4 actes.	2	»
Le Jardinier et son seigneur, opéra-comique en 1 acte. .	1	»
Les Jocrisses de l'amour, comédie en 3 actes.	2	»
Malheur aux vaincus, pièce en 4 actes.	2	»
Un Ménage en ville, comédie en 3 actes.	2	»
Le Ménétrier de Saint-Waast, drame en 5 actes.	1	»
Le Papa du prix d'honneur, comédie en 4 actes.	2	»
Paris ventre-a-terre, comédie en 3 actes	2	»
Midi a quatorze heures, comédie en 1 acte.	2	»
L'outrage, drame en 5 actes.	2	»
Les Parisiens, comédie en 3 actes.	2	»
Le Piano de Berthe, comédie en 1 acte.	1	50
La Vie de Bohême, comédie en 5 actes.	1	50
Le roman d'une honnête femme, comédie en 3 actes. . . .	2	»
Le Sacrilége, drame en 5 actes.	2	»

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnièr, 12.



